

io n°101

Festival d'Avignon

#101 / Duclos — Auzet — Arene — Py — Brugnon
Faucher — Meert — Maeterlinck — Arcade — Delabroy-Allard
Sélection suisse en Avignon — Rencontres d'Arles



La Région Hauts-de-France en Avignon

du 5 au 28 juillet 2019
Une programmation
XXL

Compagnie à vrai dire - Être là

La compagnie dans l'arbre
Costa le Rouge

Compagnie L'Échappée
Pierre de patience

L'Embellie Cie - Babîl

Cie L'Esprit de la Forge
Le Petit boucher

Cie franchement, tu
Swann s'inclina poliment

Grand Boucan
À ceux qui nous ont offensés

Il faut toujours finir ce qu'on
a commencé

Guillaume, Jean-Luc, Laurent
et la journaliste

Compagnie Jours dansants
Des Lustres

Compagnie Kalaam
Née un 17 octobre

Compagnie Les Papavéracées
Pays de malheur !

Compagnie Teatro di Fabio - L'Équation

Cie Théâtre du prisme
Toutes les choses géniales

Théâtre la Licorne - La Green Box

Le tour du Cadran
La Théorie de l'enchantement

La Traversée - Disparu

Retrouvons-nous sur



Toute la programmation sur

www.hautsdefrance.fr



ÉDITO

D'ÎLE ET DE MÉMOIRE

Merci au poète Claude Louis-Combet de nous prêter son titre et ses mots, car il nous semble, en ce début de festival, être les habitants naufragés d'une île au cœur des remparts, bulle théâtrale sans temps, ni transport fiévreux, ni même quelque douce attache qui nous permettrait à défaut de nous souvenir, de ne pas oublier. Où se terre donc l'intensité des cloîtres ? De quoi cette programmation est-elle le symptôme ? D'une volonté flagrante d'un retour à un classicisme, d'une prise de parole politique sans tentative de penser autrement, d'un évitement poli des tensions et du manque cruel de l'urgence dans les créations. L'absence du parfum de scandale ou du chef-d'œuvre nous laisse dans un état d'abandon, orphelins de cet absolu des artistes qui nous encourage au fil des jours à écrire non pour gagner notre vie mais pour ne pas la perdre.

« Je lis dans *l'insula* du latin comme dans *l'isola* de l'italien, la racine de solitude qui a disparu de l'île du français. Et je tiens absolument à lire dans solitude, la conjonction, à l'infini, du soleil et de la terre, selon toute l'ambivalence du radical *sol*, le soleil, mais aussi le sol sur lequel nous marchons et que nous cultivons – radical qui est le même que *solus*, le seul, esseulé, solitaire, isolé, *sola*, au féminin, qui appelle, même s'il n'existe pas, pour dire l'île, le mot in-sola, l'intériorité ou territoire intérieur de celle qui est seule, en sorte que la voie est ouverte pour que l'île devienne, au féminin, la métaphore de la solitude. »

La rédaction

Prochain numéro spécial Festival d'Avignon le 13 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-8

Julie Duclos : Pelléas et Mélisande

Roland Auzet : Nous, l'Europe, banquet des peuples
Louis Arene : 40° sous zéro

SÉLECTION SUISSE EN AVIGNON PAGES 8-10

BRÈVES PAGE 12

REGARDS PAGES 14-15

Olivier Py : L'amour vainqueur

Martin Faucher : Antioche

Chloé Brugnion : On voudrait revivre

Quantin Meert : L.U.C.A. (Last Universal Common Ancestor)

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 16

Christian Lutz : Eldorado

Daphné Bengoa & Leo Fabrizio : Fernand Pouillon et l'Algérie

TRIBUNE PAGES 18-20

Aux grands festivals, le public reconnaissant
Maeterlinck star d'Avignon

INTERVIEW PAGES 22-24

Penny Arcade

LA QUESTION PAGE 26

Pauline Delabroy-Allard

REPORTAGES PAGE 27

Prague, capitale mondiale de la scénographie
Festival de la culture juive de Cracovie

ARTÉPHILE

BULLE DE CRÉATION CONTEMPORAINE

#5 / programme: **TRANS**

Trans, la nécessité du rêve et de l'imaginaire

Préfixe latin: **donne le sens de passer d'ici à là, passer à travers,**

passer outre,

être au-delà.

DU 05 AU 27/07
RELÂCHES LES DIMANCHES 07, 14 ET 21.

Réservations au **04 90 03 01 90**
de 9h30 à 21h40



ARTÉPHILE

lieu
d'expression
artistique

Artéphile

www.artephile.com 7 rue du bourg neuf 84 000 AVIGNON

IN **PELLÉAS ET MÉLISANDE**

TEXTE MAURICE MAETERLINCK / MISE EN SCÈNE JULIE DUCLOS / LA FABRICA, DU 5 AU 10 JUILLET À 18H

«Mélisande est une jeune femme en fuite. Au prince Golaud qui la découvre en pleurs dans la forêt et lui déclare son statut et sa généalogie, elle répond venir d'ailleurs.»

MIROITEMENTS

— par Lola Salem —

Maeterlinck est de ces auteurs francophones que l'on adule cérémonieusement mais qui se révèlent être – plus souvent qu'on ne le pense – un cadeau empoisonné. « Pelléas et Mélisande » ayant eu le chic d'avoir été pris d'assaut par notre Debussy national, la partition théâtrale se mue traditionnellement dans les esprits en un duvet sonore, intimement mêlé à la richesse orchestrale et chromatique de « Monsieur Croche ».

En s'emparant du texte, Julie Duclos nous rappelle son origine littéraire tout en proposant un traitement original, croisant les médiums sans sacrifier rien à rien, voire étant force de proposition (luxe !). À défaut de musique d'opéra, c'est l'œil qui écoute. La jeune metteuse en scène conjugue sa grammaire théâtrale avec des éléments cinématographiques, les tressant aux fils de la narration sans jamais écraser l'ensemble de son dispositif. Le concept de « drame continu » cher à Maeterlinck est redessiné dans cet entrelacement magique qui transforme la vidéo en nouvelle dimension scénique. Elle est à la fois catalyseur symbolique – sur le mode du surgissement ou du tressaillement – et

relais narratif – grâce à son pouvoir transfigurateur, qui démultiplie l'univers de la fable. Jamais, cependant, l'image ne décrit. Duclos fait attention à bien tenir cet écueil à distance en préférant des plans resserrés sur les visages des acteurs, captant leur intensité expressive et cachant l'horizon de leurs regards. De fait, les glissements politiques que la metteuse en scène évoque ne sont que des suggestions que l'on effleure de la pensée ; on les considère, on les sait présents, mais ils n'entravent jamais la marche du récit poétique.

**Scintillement de son mystère**

La scénographie d'Hélène Jourdan rappelle par endroits la version de Katie Mitchell, qui, au Festival d'Aix de 2016, avait concassé l'espace en couches superposées dans l'esprit d'un traitement pictural. Cependant, en choisissant de ne pas saturer sa composition d'objets, Duclos creuse la pureté du trait, qui convoque, dans ses pleins et ses déliés, la présence invisible du symbole. Il suffit d'une fenêtre, d'une lampe, d'un mince filet de brouillard pour que la

scène se trouve habitée. Elle tremble d'une énergie silencieuse, comme la ligne de crête entre l'ombre et la clarté, dialectique obsessionnelle des personnages. Le choix des couleurs, associé à un style en plans-séquences très structurés, rappelle l'esthétique d'un Rohmer, la fausse simplicité d'une « Pauline à la plage ». Les dialogues en position quasi frontale donnent de l'espace aux voix en quête d'une nouvelle forme de déclamation précieuse, ourlée, sublime. C'est peut-être ici que le talent de Duclos est le plus audacieux, en ce qu'il propose un nouveau modèle de diction pour le sacro-saint Maeterlinck. Sans rompre avec sa propre tradition, celui-ci se débarrasse de certains aspects rances. Il remotive le son de ses voyelles, le tempo de ses phrases. Les acteurs rassemblés y trouvent le ciment d'un esprit de troupe, fondé sur le verbe poétique et le scintillement de son mystère. Vincent Dissez est stupéfiant en prince Golaud, jouant sur la corde raide de l'émotion qu'il fait osciller brillamment entre les masques de l'amoureux transi, du père inquisiteur et du chasseur violent. Matthieu Sampeur rayonne lui aussi en Pelléas mélodieux. Les corps s'offrent ainsi sans fard, soucieux de trouver le ton juste.

FOCUS

HÉLÈNE JOURDAN, SCÉNOGRAPHE DE « PELLÉAS ET MÉLISANDE »

— par Pierre Lesquelen —

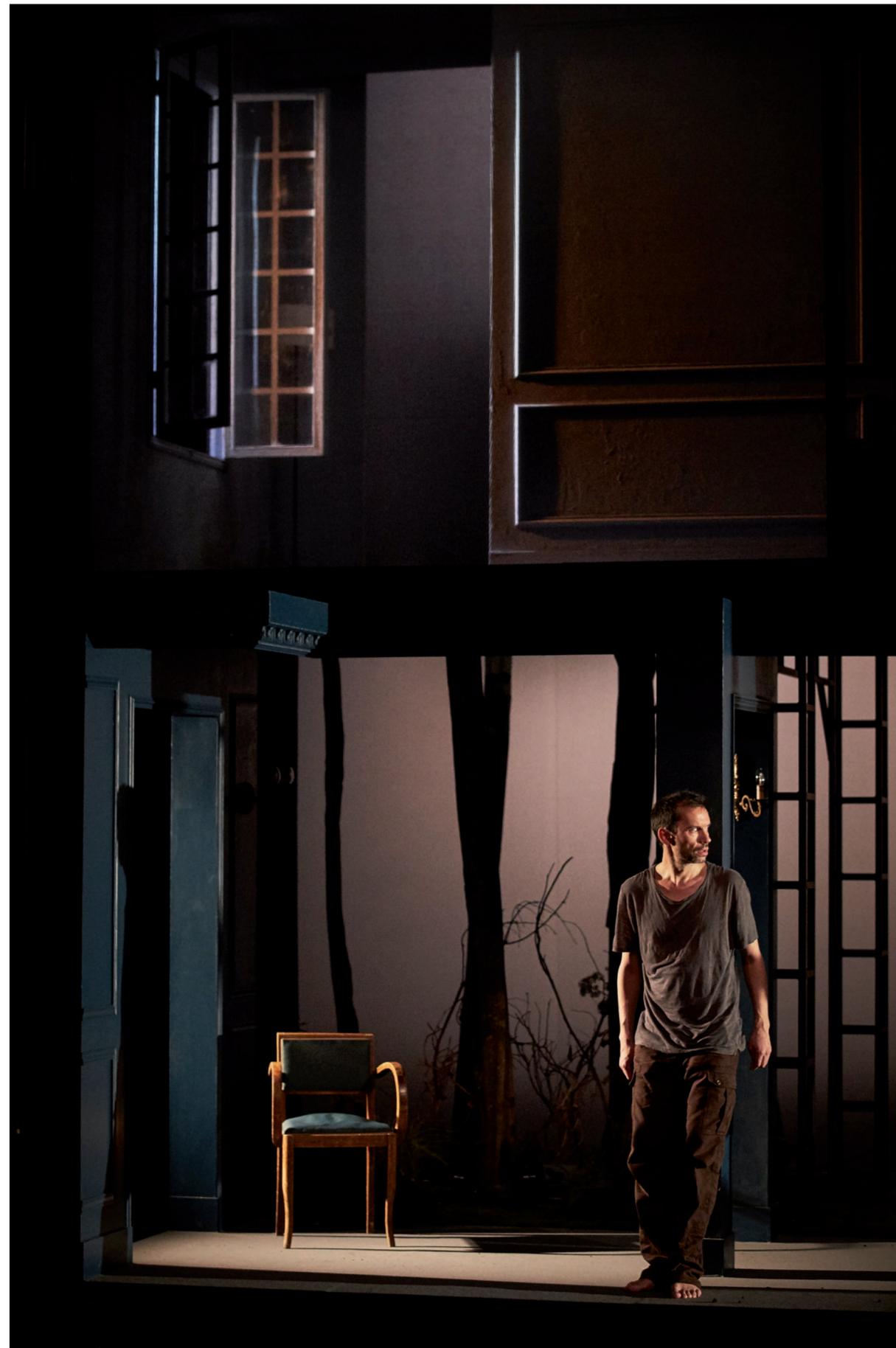
Si Clément, petit Yniold dans la pièce de Maeterlinck, était heureux d'évoquer ce jour-là son goût très symboliste des cartes Yu-Gi-Oh et des « Animaux fantastiques », dans cette colonie studieuse de La Fabrica rejointe pour sa première aventure théâtrale, la curiosité pour les précieux acteurs de l'ombre de ce 73^e Festival d'Avignon nous a aussi conduits vers Hélène Jourdan, scénographe du spectacle de Julie Duclos. Complice de Karim Bel Kacem et de Maëlle Poesy arrivée tardivement au théâtre après les Beaux-Arts, elle relève cette année l'audacieux pari de spatialiser « Pelléas et Mélisande ». Par sa prolifération très romantique de lieux, le drame symboliste de Maeterlinck l'a naturellement conduite à « éloigner le réalisme » de la maison abandonnée qu'elle avait conçue pour « Mayday », précédent spectacle de Julie Duclos. Ce « labyrinthe de décors », comme elle l'évoque malicieusement, matérialisation inquiète d'un château des secrets où personne ne veut vivre, est conçu comme un espace multiple à plusieurs niveaux, qui joue de la fron-

talité intimiste et des ailleurs imperceptibles, délimitant habilement ces vignettes exigües et fondantes rêvées par Maeterlinck. Travaillant avec sa consœur éclairagiste du TNS, Mathilde Chamoux, et en étroite collaboration avec la vidéo de Quentin Vigier, elle dit accompagner avant tout les rêveries cinématographiques et picturales de Julie Duclos, pleines de flaques tarkovskiennes.

**Rénovation symboliste**

Fière de dissimuler un canevas très kitsch dans le glauque goudronneux du tableau, Hélène Jourdan sait bien que le symboliste belge n'autorise pas le « décorum ». On est alors frappé, lorsqu'elle évoque son cheminement créatif, du progressif travail d'épuration que lui a imposé Maeterlinck, redoublant ce trajet des mystères que dramatise « Pelléas et Mélisande », où les pensées, au départ exposées par la lecture d'une lettre volée, échappent finalement à toute théâtralité, tandis que les fontaines trop

claires deviennent des puits sans fond. C'est d'ailleurs ce jeu de contrastes colorés qui a inspiré l'esthétique désaturée choisie par Hélène, un « faux travail de noir et blanc » censé rendre justice à la dramaturgie paysagiste de Maeterlinck, qui juxtapose les plans comme autant d'inquiétudes de l'image. Cet art de sculpter l'espace en négatif rend d'abord justice à la primauté du jeu d'acteurs souhaitée par Julie Duclos, et bien sûr à la richesse suggestive de l'optique maeterlinckienne. Même dans cette ascèse qu'impose l'écriture de l'invisible, Hélène Jourdan dissémine quelques symboles (opposant par exemple l'évanescence des hauteurs à la rudesse des sols), sans jamais imprimer de l'allégorie dans la boîte noire. À l'heure où l'hybridité postdramatique emmène parfois le drame maeterlinckien dans un excès de visibilité, son espace renoue avec une modeste ouverture de l'image préservée on l'espère de l'écrasement vidéographique qui constitue le nœud audacieux de cette rénovation symboliste entreprise par Julie Duclos.



Pelléas et Mélisande - (c) Christophe Raynaud De Lage / Festival d'Avignon

IN NOUS, L'EUROPE, BANQUET DES PEUPLES

TEXTE LAURENT GAUDÉ / MISE EN SCÈNE ROLAND AUZET / COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH, DU 6 AU 14 JUILLET À 22H00

« Quelle Europe désirons-nous ? Et que désirons-nous être au sein de l'Europe ? Une Europe qui puisse donner une place à tous ? Une Europe qui n'impose plus le poids de décisions qui nous échappent ? »

TOI, PLUS MOI, PLUS LUI

— par Victor Inisan —

Soit l'Europe, une baudruche poétiquement flapie que Laurent Gaudé et Roland Auzet s'efforcent de redorer en lui insufflant une nouvelle énergie populaire. Soit l'histoire d'un vieux continent que le duo illumine en deux siècles d'un lyrisme prolixe qui s'échine à rallumer le flambeau de moult époques. Porté par onze comédiens et un chœur de foule, « Nous, l'Europe » est ce qui fait la force d'une tentative, inégale et téméraire.

A son habitude, Auzet excelle en choryphée : doté d'un brio musical, il rythme habilement l'espace en partageant scènes dramatiques, récits enflammés, chants de foule et chansons révolutionnaires. Vidéo, lumière et son cadrent et morcellent le plateau : des coulées d'histoires se composent et se recomposent à mesure qu'avance la grande histoire de l'Europe. Il s'équipe certes d'un appareillage parfois spectaculaire, multipliant les titres, les dates, les citations et les vidéos en direct enchevêtrés de jingles sombres rappelant un penchant du théâtre à se désigner lui-même. Dans « Hedda Gabler », qui précède « Nous, l'Europe », le metteur en scène, diffractant avec finesse l'espace drama-

turgique, se cassait les dents faute d'une réflexion sur le temps qui passe ; au contraire, ici Gaudé lui fournit un texte qui ne parle que du temps. C'est une fine équipe : un féru de l'espace rejoint un maître du temps. Autrement dit, « Nous, l'Europe » est le résultat presque mathématique entre le temps textuel et l'espace scénique. Parfois scolaire, parfois plus intriqué : la chronologie souvent linéaire aime marcher sur les pas du contemporain.

“

Parcours frénétique des peuples

Ainsi de l'intervention de François Hollande à la première, dont les paroles évidées d'intérêt contrebalancent bizarrement l'ampleur d'une demi-surprise people... Logiquement, l'équation fonctionne à plusieurs endroits : lors des récits choraux et des formidables interventions d'Emmanuel Schwartz, qui s'empare mieux que quiconque des mots de Gaudé. Elle achoppe à d'autres, car ni l'un ni l'autre ne sont de grands dramaturges de la situation. Chaque scène de drame n'est que le reflet gêné d'une épopée qui frétille : on se retrouve près d'un distributeur de Coca à l'orée du

capitalisme financier, ou on s'entre-interroge sévèrement entre fonctionnaire et réfugié - gimmicks éculés. Autant de situations qui nuisent à la radicalité de la démarche : Auzet agence des banquets, pas des enjeux. Et pas n'importe quel banquet : il décevra les festifs, puisque ici l'Europe se réinsufflé en se révisant. Notons certes les envolées de l'immense Karoline Rose, ou la reprise très anachronique des Beatles qui déploie l'ambivalence du propos : arrive-t-on là au bout de l'épopée ? On l'a compris, Gaudé et Auzet, en réchauffant la cosmogonie du Vieux Continent, souhaitent y adjoindre le « nous » de 2019. Mais qu'ont-ils de plus que l'intelligentsia euroenthousiaste du XXI^e siècle, sinon qu'ils écrivent particulièrement bien leur histoire ? Le duo parle politique à travers l'histoire : il ne s'agit aucunement d'une chronique des institutions, mais d'un parcours frénétique des peuples. En son sein, l'Europe est parfois un prétexte enthousiaste pour unifier un récit magistral autour de l'Occident. Il ne sera pourtant qu'un coup d'épée dans l'eau si le matériau épique échoue à se sublimer en manne plus puissamment politique.

FOCUS

OFF 40° SOUS ZÉRO (L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ DE S'EXPRIMER + LES QUATRES JUMELLES)

TEXTE COPI / MISE EN SCÈNE LOUIS ARENE / LA MANUFACTURE, DU 5 AU 25 JUILLET À 21H35 (Vu à La Filature, Mulhouse)

« Ici, on change de sexe à gogo et on crève pour mieux ressusciter dans un ballet post-apocalyptique, trash et jubilatoire. »

GRANDIOSE IRRÉVÉRENCE

— par Mariane de Douhet —

Ils sont monstrueux. Hilarants et totalement infernaux, flippants comme Guignol : les personnages de Copi campés par le Munstrum Théâtre composent un ballet cru et trash dans lequel, plus inquiétant que leurs masques, est ce qui gît en dessous : du cul et de la merde, des bas instincts, des obscénités qui ne cessent de gicler, le tout supporté par de l'héro qu'on s'envoie par hectolitres.

On assiste, avec une admiration pas éprouvée depuis longtemps, à l'emboîtement absolu d'un texte avec sa mise en scène, tant la dynamite grinçante de l'un - le grand brasier de la bien-pensance par Copi - trouve son apothéose, sa forme révélatrice, dans le burlesque des autres - les inquiétants personnages du Munstrum, anonymisés par des masques qui les recouvrent comme une seconde peau. Ils forment de fascinantes figures au croisement des créatures de Matthew Barney, d'un cabaret queer et des visages de Bacon. Ces masques, parfait dosage de réalisme et du grotesque qui le subvertit, sont ceux qu'on trouvait déjà dans « Le Chien, la nuit et le cou-teau », succès du OFF d'Avignon 2018 : signature plastique du Munstrum, leur simple apparition suscite un ma-

laise immédiat, car rien ne perturbe la fixité uniformisée du haut de leurs visages, alors même qu'on s'attendrait à voir ceux-ci déformés à la mesure des horreurs qu'ils professent, révélant l'humanité dans sa trivialité la plus cracra. « Je vais le chier » - Irina, jeune fille volage enceinte qui n'a aucune idée de l'identité du père, en parlant de son enfant. « Où est la seringue ? » - rengaine des quatre jumelles au bord de s'évanouir dans un nuage de coke et un bain de sang. Sans oublier le chien bouffeur de fœtus, les changements de sexe à gogo et les junkies japonisantes, ultraviolentes et totalement paumées.

“

« Le beau est toujours bizarre »

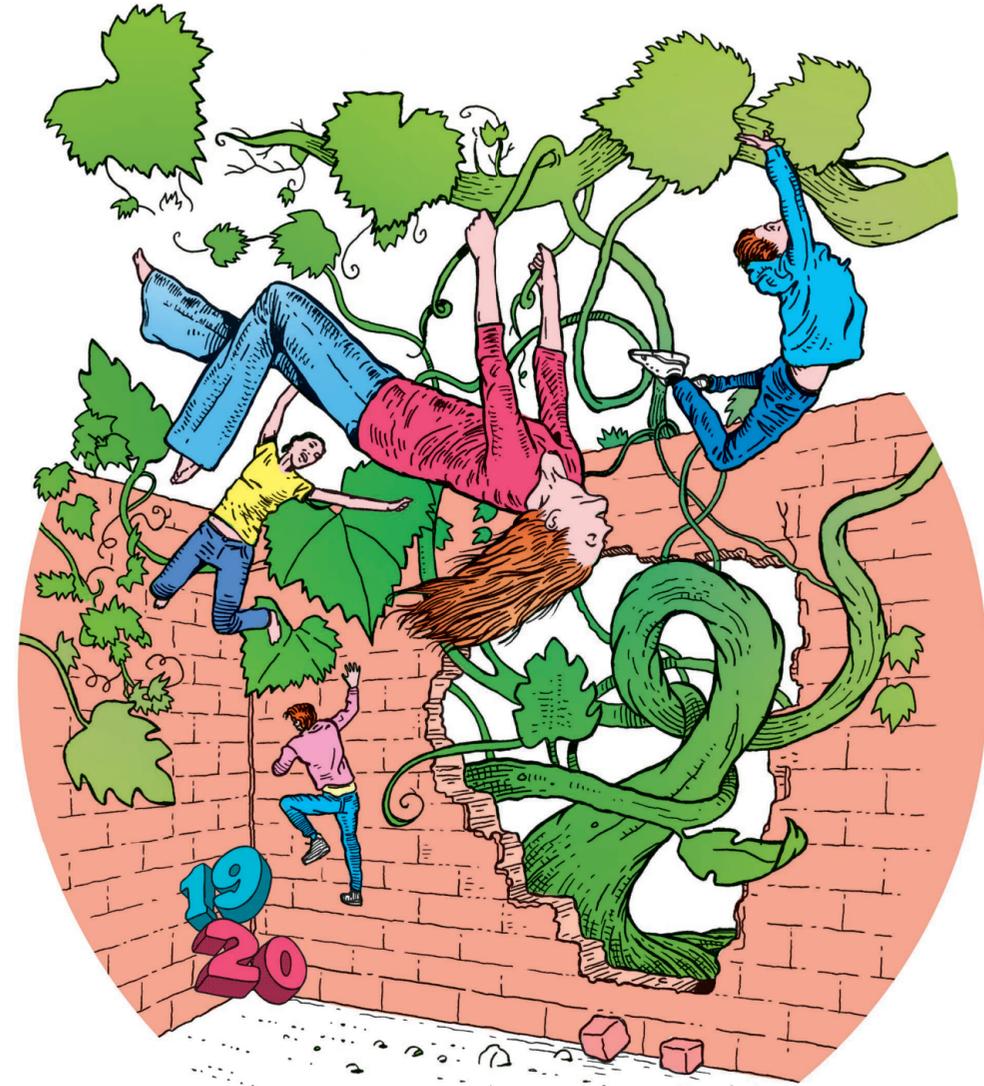
Le texte de Copi est une jouissive trouée dans l'hygiène et le politiquement correct du moment. Sa grossièreté hilarante s'équilibre avec le superbe univers plastique déployé par le Munstrum - sublimes costumes de Christian Lacroix (une robe de reine queer en patchwork d'anoraks), scénographie parsemée de poudre blanche (il neige de la coke). La mise en scène brille par son orchestration virtuose des différents fronts : interprétation infiniment juste du texte - surtout dans « L'Homosexuel

ou la Difficulté de s'exprimer », où le flegme des comédiens accentue la radicalité des mots -, maîtrise de l'espace et des corps - les désarticulations finales des « Quatre Jumelles » rappellent les poupées de Bellmer. Les interludes musicaux agissent comme des pauses dans le déversement d'horreurs tout en ajoutant du mystère, tandis que se répondent les chromatismes respectifs des couleurs et de la lumière : gicllements rouges et rayons verts, obscurités menaçantes. « Le beau est toujours bizarre », disait l'autre. L'ébouriffante réussite du Munstrum tient en un art du contraste : la grossièreté gore de Copi met d'autant plus en pièces l'élégance plastique que celle-ci la « contient ». Un hypnotique effet de vases communicants se produit : notre envie de plonger dans cette humanité barbare, sanguinaire et incestueuse est à la mesure de la précision scintillante de la mise en scène et des comédiens, qui semble être la corde tendue depuis laquelle on peut l'observer sans s'y vautrer. Leurs excroissances et leur peau couleur chair, leurs allures de vivants, couplées à leurs pratiques trash, produisent ce désajustement nécessaire au déploiement d'une attention véritable, et au constat qui en surgit, joyeusement dérangeant : nous sommes monstrueux.

Théâtre du
Rond Point

ESPACES VACANTS

RIRE DE RÉSISTANCE / SAISON 13



NINO ROTA FEDERICO FELLINI MATHIEU BAUER YVES RAVEY JOËL JOUANNEAU
SANDRINE LANNO ALAN PAULS MATHILDE MONNIER CHRISTOPHE ALÉVÊQUE
CATHERINE SCHAUB JEAN-BENOÎT PATRICOT JEAN-CLAUDE GALLOTTA SERGE GAINSBORG
ALAIN BASHUNG JACQUES HADJAJE JEAN BELLORINI PIPPO DELBONO PATRICK ROBINE
JEAN-MICHEL RIBES PHILIPPE MINYANA PHILIPPE CAUBÈRE PIERRE NOTTE MATHIEU MADENIAN
KADER AOUN MARIE PAYEN RONAN CHÉNEAU DAVID BOBÉE LARS NORÉN
FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA CARYL CHURCHIL MARC PAQUIEN MICHEL DIDYM
DOMINIQUE SIMONNOT CHARIF GHATTAS DENIS O'HARE LISA PETERSON JEAN-MICHEL RABEUX
JEAN-DANIEL MAGNIN ANNE BEREST RÉMI DE VOS JEAN-BAPTISTE THIERRÉE VICTORIA CHAPLIN
GILLES COHEN HERVÉ LE TELLIER DENNIS KELLY CHLOÉ DABERT BELKHEÏR DJENANE
ANNE ARTIGAU ÉTIENNE SAGLIO CLÉMENCE THIOLY NICOLAS BRIANÇON
MIREN PRADIER GWEN ADUH PIERRE CLEITMAN

ABONNEZ-VOUS !

01 44 95 98 21 - THEATREDURONDPOINT.FR

ÉDITO

« LA SUISSE N'EXISTE PAS »
— par Marie Sorbier —

Dans sa devise du pavillon helvète à l'Exposition universelle de Séville en 1992, Ben condensait une réalité (non) identitaire toujours en question aujourd'hui. Le « Qui sommes-nous ? » ontologique résonne par-delà les Alpes avec une légère inquiétude, source de tous les volontarismes contemporains en matière d'art notamment. Cette situation imaginaire ou rêvée se traduit en effet par une ambition d'exposition (c'est-à-dire de vitrine) dans les manifestations majeures internationales, de la Biennale de Venise au Festival d'Avignon, pour que le monde trouve enfin dans l'art suisse autre chose que l'écho de son essence alpestre. Une étude montrait récemment que les États-Unis comptent un.e artiste pour 230 000 habitants, alors que la Suisse porte ce ratio aux nues avec un.e artiste pour 3 333 confédérés ; une chance pour certains, un problème pour d'autres, cette présence massive déborde de ses frontières et innove méthodiquement les canaux internationaux de diffusion artistique. Pour cette 4^e édition avignonnaise, la « Sélection suisse en Avignon », label désormais incontournable dans la jungle festivalière, poursuit vaillamment son

objectif. Car si une étude sociologique de 2015 révélait que « 42,2 % des Suisses jugent que l'art sert à stimuler la connaissance et la réflexion, 20,7 % des Suisses pensent que l'art sert à susciter la subversion et la critique », il sera important de constater que les choix de programmation en 2019 engagent eux volontiers le débat tant ils témoignent d'une vitalité hétéroclite mais cohérente ; le « petit peuple créateur de grandes œuvres » semble s'être donné les moyens de n'être plus seulement qu'un slogan. Si sa directrice, Laurence Perez, en appelle à l'appartenance à un paysage dans son édito, ce n'est pas celui du cliché facile et institutionnel mais plutôt la revendication d'une communauté étonnante qui dévoile autant qu'elle dissimule les aspirations du moment. La présence suisse vise aussi à rappeler aux Suisses eux-mêmes leur unité difficilement constituée, par-delà le cloisonnement géographique et l'hétérogénéité culturelle, et à leur montrer le « visage aimé de la patrie », au travers d'une *success story*. « Il ne reste plus aux Suisses qu'à s'affiner un peu le goût, mais voici qu'ils ont déjà des artistes, et nul doute qu'ils ne finissent par avoir un art », chroniquait Léon Dussert en 1889. Cent trente ans plus tard, gageons que les temps sont venus.

VARIOUS DAYS

CONCEPTION A NORMAL WORKING DAY
COLLECTION LAMBERT, DU 30 JUIN AU 22 SEPTEMBRE

« Mêlant l'univers extravagant et sensuel de Delgado Fuchs à la précision des installations poétiques et électromécaniques de Zimoun, Various Days met en abyme l'être et le paraître, questionne les notions d'unicité, d'individualité et d'identité. »

— par Lola Salem —

Il y a le processus créatif : ses réflexions, ses contrariétés, ses résolutions. Et puis, il y a la routine du travail elle-même, tout ce qui enrobe le sacro-saint trajet de l'esprit et sa concrétisation dans la matière de l'œuvre. Il y a l'atelier, la présence des corps, l'attente et la fatigue. En bref, il y a l'artiste qui habite quotidiennement un lieu. Marco Delgado, Nadine Fuchs (à eux deux, collectif de danse) et Zimoun (plasticien), eux, ont vécu côte à côte ensemble, et c'est ce voisinage permanent qui constitue l'origine de leur interrogation sur leur routine de travail. Le cocktail est explosif. D'une part parce que chacun apporte la spécificité de son champ créatif (performance, arts visuels) ; mais aussi parce que leur tempérament espiègle assure une énergie complice et débridée. Le corps n'est pas seulement vecteur d'identité, il devient aussi le matériau de base pour des installations qui transfigurent l'espace et ses perspectives. Il se fait élément caché d'une tapisserie ou objet mécanique en mouvement ; marionnettes ironiques,

icônes plastiques tirant vers la désincarnation. Le trio mise sur une expérience immersive, qui force le spectateur à être actif, cocréateur. Les systèmes élaborés sont des mises en scène totales, absorbant le regard voire l'espace tout entier. « A Normal Working Day » n'a rien de très normal en apparence. Mais les thèmes classiques de la création artistique se retrouvent, pélemêle. Fidèle à son concept, l'exposition accompagne pour cette édition avignonnaise une autre œuvre, « Nirvana » (aux Hivernales), se plaçant donc en périphérie du travail « principal ». Les artistes mettent ici au point les quelques échelons conceptuels qui permettent au spectateur d'accéder à leur degré de décalage au monde et de se projeter dans leurs imaginations à l'œuvre. Il y a quelque chose de particulièrement jouissif à se laisser aller à cette architecture étonnante de l'esprit et des corps, à ce mouvement de l'absolu fusionnel et du démembrement, à ce balancement entre sensualisme et rigueur formelle.

PHÈDRE ! IN

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE FRANÇOIS GREMAUD
COLLECTION LAMBERT,
DU 11 AU 21 JUILLET À 11H30
(Vu au TLH Sierre)

« Seul sur scène, armé d'un livre, le comédien campe tous les personnages et fait revivre sous nos yeux la force des passions à l'oeuvre dans la pièce. »

— par Muriel Weyl —

Si l'on en croit François Gremaud parlant de la 2B Company, celle-ci travaille sur deux aspects essentiels : l'idiotie au sens de singularité et la joie au sens nietzschéen de célébration de la vie. Et en effet, il habille ses projets d'un étonnement joyeux, souvent accueilli dans une jouissance délectation, déclenchant un processus de pensée décalé, créant un écart, un pas de côté qui ouvre à la curiosité, socle de la réflexion. D'abord joué pour les lycées, comme un « cheval de Troie » faisant entrer en classe le théâtre contemporain, le spectacle fonctionne parfaitement pour tous, car une fois que l'on s'adresse à l'intelligence elle n'a certainement plus d'âge. Cette conférence, cette prétendue exposition de la tragédie, fait finalement se rejouer toute la pièce. Seul en scène au centre d'un espace dépouillé, avec une table et le livre de « Phèdre ! », qui fera office d'accessoire désignant chacun des personnages, Romain Daroles raconte tout, y compris les histoires derrière l'histoire. Il décortique la mythologie, exprime tout le génie du verbe de Racine, la perfection des alexandrins, la justesse de la forme qui habille si magnifiquement le sens, et surtout nous fait partager sa passion de la langue. Plus que tout, il nous désarme par son sourire, solaire, ininterrompu, fleuve. Un sourire si affirmé, assumé, constant n'est pas dénuée courante ni valeur courue. Se moque-t-on de nous ? Que fait là ce personnage à la Pagnol avec se sourire tout en dents, qui lui barre le visage, cet accent provençal, cette fausse naïveté, ce corps dégingandé qu'il déplace de-ci de-là, sautillant, précieux, l'œil alerte ? Mais ce sourire parlé, cette parole réchauffée par ce sourire, éclaire et expose avec une grande et lumineuse efficacité la fine et complexe dramaturgie à l'œuvre. Son particularisme, sa fausse simplicité, ses gestes précis, son campement minutieux des personnages rendent possible un voyage clair et lisible dans l'enchevêtrement sophistiqué de cette odyssee littéraire. Daroles et Gremaud nous font aussi ressentir profondément leur amour du texte. Entraînés dans le chevauchement épique de la langue avec une telle apparente simplicité, ponctué de tant de rires, on expérimente quelque chose qui ressemble à une libération, à un soulagement de joie, à un soupir d'aise : la possibilité d'un pur plaisir.

Antoine Jaccoud /
Mathieu Amalric

Au revoir

Samedi 13 juillet
à 22:30
Cour du musée
Calvet, AvignonDans le cadre des Fictions de France Culture au Festival d'Avignon, le Centre culturel suisse présente en coproduction avec France Culture et la Sélection suisse en Avignon la lecture par Mathieu Amalric de *Au revoir*, texte inédit de l'écrivain, scénariste et dramaturge suisse Antoine Jaccoud.

© Simon Letellier

BONUS'
est un festival
avec des spectacles,
des concerts,
des djs, des ateliers,
de la joie
et de la danse
du 22 au 25 août
à hédé-bazouges.

theatre-de-poche.com

#7 — 2019

AU CCS
DÈS SEPTEMBRE 2019

Lena Maria Thüring • Marcello Giuliani & Arthur Hnatek • Estelle Revaz • Les plus beaux livres suisses • Stéphane Goël • Antoine Jaccoud • Mathieu Amalric • Mats Staub • Philippe Soltermann • Julian Sartorius • Julian Charrière • Joël Maillard • Rosmarie Tissi • Mélodie Mousset • Ralph Bürgin • Michael Arbenz • Photobooks Switzerland • Ruth Childs • Swiss Girls in Jazz: Yumi Ito, Marey, Imelda & Clyde, Anna Aaron, Afra Kane, Brandy Butler, Marie Krütli, Lea Fries, Ngoc Lan • Rahbaran Hürzeler Architects • Littératures suisses d'automne • Marion Duval • Sarah Chaksad Orchestra • Stéphane Riethauser • Carte blanche Haus der Elektronischen Künste • Senam Okudzeto • Gilles Jobin • Shems Bendali 5tet • Stefan Kaegi Rimini Protokoll

CENTRE
CULTUREL
SUISSE
PARIS32-38 rue des Francs-Bourgeois
75003 Paris. www.ccsparis.comLe CCS est une antenne de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour
la culture. www.prohelvetia.ch

Erwan Ha Kyoony Larcher,
Enora Boëlle, Phil Hayes,
Ondine Cloez, La Boîte à Sel,
Dominique Roodthoofst,
Robin Lescouët, Pétrole,
Cie Le Phalène,
Vincent Collet,
Société protectice
de petites idées,
Fanfare de la Touffe,
Eye, Dominique Gilliot,
Pongo, Soumaya Phéline,
Bacchantes, Elea Braaz

L'OISEAU MIGRATEUR OFF

MISE EN SCÈNE DORIAN ROSSEL
MAISON DU THÉÂTRE POUR ENFANTS, DU 9 AU 23 JUILLET À 14H10
(Vu au Théâtre de Sartrouville)

« Deux blocs noirs, deux comédiens, deux craies : il n'en faut pas plus pour conter l'amitié insolite entre un enfant et un passereau. »

— par Marie Sorbier —

C'est une rêverie sur le fil, un moment suspendu, une petite forme à la force fragile comme l'oisillon que l'on recueille et que l'on aide à grandir. La migration ne conduit pas vers les pays chauds mais vers les contrées intimes que ce joli spectacle laisse le loisir d'explorer. Tout prend son temps ; et si les phrases naviguent dans les marécages des souvenirs, la craie qui donne vie résonne poétiquement au présent. Comme si les mots se révélaient trop petits pour raconter les histoires, comme si cette ligne blanche tracée par les deux comédiens sur le plateau incarnait à elle seule la puissance dérisoire de l'impermanence. Les amis se perdent et se retrouvent autrement, l'eau efface les des-

sins mais laisse aussi sa trace, l'oiseau s'envole et la tortue s'enterre, les vacances se terminent et l'histoire recommence. Des mouvements presque insaisissables, ceux qu'Henri Michaux nommait les « microsésismes intérieurs ». Ces gestes font sens, car ils incarnent le lien entre le corps et ce qui le dépasse, là où la finitude de l'humain peut se mettre en sourdine pour être au service de la poésie de l'instant. Comment saisir ce qui s'échappe, ce qui est ralenti, comment poursuivre les traces, comment peut-on attraper l'ombre, le silence, l'amour ? Hervé Walbecq et Marie-Aude Thiel créent avec douceur une bulle théâtrale et visuelle dans laquelle les enfants peuvent vivre l'expérience rare du bruit du temps.

EF_FEMININITY OFF

CHORÉGRAPHIE CHRIS LEUENBERGER ET MARCEL SCHWALD
LES HIVERNALES, DU 10 AU 20 JUILLET À 21H15
(Vu au Théâtre Le Grütli - Genève)

« Qu'est-ce que la féminité ? Appartient-elle à un sexe en particulier ? Fille ou garçon, d'Inde ou de Suisse, les quatre protagonistes d'"Ef_femininity" racontent leur bataille pour imposer la femme qui est en eux. »

— par Marie Sorbier —

Il en faut, de la clairvoyance, pour programmer cette forme hybride de Marcel Schwald et Chris Leuenberger sur le genre, tant le sujet est délicat et paradoxalement déjà souvent traité sur les scènes contemporaines. Et à l'image de cette première saison concoctée par les deux nouvelles directrices du lieu, il se transmet sur scène, pendant cette performance, une parole actuelle dénuée de partis pris politiques et une forme esthétique intrigante. Trois femmes indiennes témoignent de leurs rapports complexes à la féminité. Non dans le sens problématique du terme, mais dans un lien non binaire, non réductible. C'est la richesse de ce qu'être femme peut vouloir dire, la variété infinie des formes que la féminité peut prendre qui est déclinée sur le plateau par les histoires et les corps des interprètes. Pour les accompagner, le Suisse Chris Leuenberger choisit, lui, de chanter, comme Maria gambadant dans les montagnes autrichiennes dans « La Mélodie du bonheur », cette certitude intime que dans son corps de petit garçon dansait déjà une femme. Bien sûr, ce décalage in and out se confronte aux normes des sociétés, et il est difficile pour chacun d'entre eux de vivre ouvertement la femme qu'ils sont inté-

rieurement. La médiation du plateau peut être un début d'apaisement et permet à la fois de jeter le sujet en pâture, de le faire exister en tant que réel questionnement et de proposer une forme artistique qui plonge dans l'épaisseur ontologique sans vouloir pour autant théoriser ou pire, chercher des explications. « Ef_Femininity » ne démontre rien mais présente ces femmes qui dealent comme nous tous avec le quotidien et la réalité qui nous contraignent. L'intelligence de la mise en scène réside aussi dans le mélange subtil entre leurs racines indiennes – les mouvements si particuliers des mains, la danse des yeux et les déhanchés des nuques – et le travail de la danse contemporaine et de ses postures à la fois abstraites et signifiantes. Ce sont des gestes forts, animaux, qui rejettent la moindre soumission et semblent appeler au duel. Ces femmes viennent chercher avec leurs regards noirs, leur humour, leurs cris et chuchotements la confrontation avec le monde, public et au-delà, comme pour nous enjoindre simplement à les écouter et à les regarder. Parfois un peu distendu, ce travail a le mérite de déclencher le discours sans acculer pour autant à une pensée préconçue.

PLUS DE SUISSE

NIRVANA
CHORÉGRAPHIE MARCO DELGADO ET NADINE FUCHS

« Entre poses et postures, parade et parodie, "Nirvana" ne choisit pas. C'est que Marco Delgado et Nadine Fuchs n'aiment rien tant que jouer avec les codes et les références. Glissant d'une imagerie à une autre, empruntant autant à la gymnastique, à la statuaire classique qu'au Kamasutra, le duo ose la collision des genres pour mieux célébrer l'accord parfait des corps. »

Du 10 au 20 juillet à 16h50 /
Collection Lambert

HERE & NOW
CONCEPTION TRÂN TRAN

« Pourquoi vient-on au théâtre ? Pour rire ? S'émouvoir ? Découvrir une histoire ? Ou, plus trivialement, pour en avoir pour son argent ? En fond de scène, un grand écran répertorie différentes possibilités : au public d'indiquer pour quoi il est là. Formulée à voix haute, chaque réponse déclenche une séquence où Trân Tran, en professionnelle du spectacle, tente de combler l'attente énoncée. Jamais à court d'idées ni d'accès-soires, la performeuse enchaîne les actions avec un art consommé du décalage. »

Le 11 et 18 juillet à 15h30 et 21h30 /
Théâtre du Train Bleu

LES INTRÉPIDES
MISE EN SCÈNE ANTOINETTE RYCHNER

« Passer commande à six actrices d'un texte sur un même sujet. Les inviter, ensuite, à partager ces inédits dans une proposition scénique, à mi-chemin entre la lecture et le spectacle. Tel est le principe des Intrépides, imaginées par la SACD – Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques. Succédant à Julie Gilbert et Latifa Djerbi, c'est au tour d'Antoinette Rychner de porter haut les couleurs helvétiques dans cette aventure, humaine, artistique et politique. »

Le 13 juillet à 15h00 /
Conservatoire du Grand Avignon

AU REVOIR
LECTURE ANTOINE JACCOUD ET MATHIEU AMALRIC

« Depuis qu'ils se sont rencontrés sur un tournage des frères Larrieu, Antoine Jaccoud et Mathieu Amalric se vouent respect et amitié. C'est en toute quiétude que le dramaturge et scénariste confie à l'acteur le monologue qu'il a écrit pour lui. Celui d'un père qui prend congé de ses enfants, partis s'établir sur Mars. "Au revoir" se sont-ils dit sur le tarmac, mais se reverront-ils seulement un jour ? »

Le 13 juillet à 22h30 /
Cour du Musée Calvet

Faire

Saison 19 – 20

I am not what I am
Shakespeare / Sandro De Feo

Perdre son sac
Pascal Rambert / Denis Maillefer

Small g - Une idylle d'été
Patricia Highsmith / Anne Bisang

Le Présent qui déborde
Homère / Christiane Jatahy

Please Please Please
Mathilde Monnier / La Ribot / Tiago Rodrigues

Les Volontés
Olivia Pedrol

Pièces de guerre en Suisse
Antoinette Rychner / Maya Bösch

Le Quatrième mur
Sorj Chalandon / Julien Bouffier

...toute la saison sur www.tpr.ch

un rêve



Théâtre populaire romand
La Chaux-de-Fonds
Centre neuchâtelois des arts vivants

T P R

LE THÉÂTRE AM STRAM GRAM — GENÈVE AU FESTIVAL D'AVIGNON 2019

HERCULE
À LA PLAGE

MA
COLOMBINE

FABRICE MELQUIOT
MARIAMA SYLLA

à 10h10 au 11 • Gilgamesh Belleville

FABRICE MELQUIOT
OMAR PORRAS

à 11h40 au 11 • Gilgamesh Belleville

11 avignon.com • 04 92 82 82 83

11 boulevard
Raspail,
Avignon
11avignon.com
avignonleoff.com

réservations
+33 4 90 89 82 63

5 > 26 juillet
Salle 2
Relâche les 10,
17 et 24 juillet

OFF
LA MAGIE LENTE

« La Magie lente » commence comme un colloque avant de se poursuivre dans l'intimité du cabinet d'un psychiatre. Sur scène, un homme convaincu d'être atteint de schizophrénie, car diagnostiqué comme tel dix ans auparavant, déroule le fil de son histoire avec l'aide d'un nouveau médecin. Non exempt de plaisanteries lacaniennes, la pièce de Denis Lachaud traite de la mémoire traumatique, ce mécanisme inconscient qui fait ressurgir un trauma enfoui. Devant les spectateurs, Benoît Giros reconstruit le puzzle mémoriel de monsieur Louvier jusqu'à ce que la grande image se révèle, lui dévoilant enfin qui il est et d'où il vient. Il s'agit alors de faire la paix avec soi-même et avec son histoire. « La Magie lente » est drôle, parfois. Dur, souvent. Poétique, aussi, dans cette façon de se reconstruire mot à mot. *Audrey Santacroce*

TEXTE DENIS LACHAUD
MISE EN SCÈNE PIERRE NOTTE
— ARTÉPHILE À 19H20 —

OFF
LA FABULEUSE HISTOIRE
D'EDMOND ROSTAND !

Il est vrai qu'il ne reste dans nos souvenirs des prouesses littéraires d'Edmond Rostand que les frasques attachantes de Cyrano de Bergerac et tout l'intérêt de cette nouvelle création de la compagnie marseillaise Agence de Voyages Imaginaires réside justement à combler joyeusement cette lacune. En retraçant avec soin la vie du poète, Philippe Car le fait revivre sous nos yeux attendris avec toute sa bonhomie et son amour fou du théâtre. De là à parler d'assimilation de l'acteur à ses personnages, il n'y a qu'un pas. Il convoque et incarne dans ce parcours tous ceux qui ont croisé son chemin : femme, enfants et surtout sa famille de théâtre, les acteurs et actrices qui ont proclamé ses vers, sûrs du génie du maître et tentant par leur interprétation de le transmettre au public. Certes didactique, c'est avant tout un spectacle généreux qui use des artifices de la scène sans en abuser, pour faire entendre cette histoire et les grands textes qui l'accompagnent. Un presque seul en scène habité (un musicien multi-cordes vient ponctuer cette épopée), gorgé de soleil et de lyrisme qui donne envie à toute la famille de se plonger dans une œuvre injustement tronquée dans nos mémoires collectives. *Marie Sorbier*

MISE EN SCÈNE PHILIPPE CAR
— VILLENEUVE LEZ AVIGNON -
PLAINE DE L'ABBAYE À 21H30 —

OFF
MA COLOMBINE

Déposé au lointain, un arbre esquisse cette naissance du clown à laquelle « le monde n'est jamais prêt », selon Omar Porras, lui qui compare souvent l'ancrage du masque à celui du végétal, de ses racines inflexibles à ses hauteurs impalpables. Dans cette mythobiographie écrite par Fabrice Melquiot, le fondateur du Teatro Malandro s'adonne à toutes les pratiques populaires du corps, dans lesquelles il est passé maître. De la pantomime à la malice du Pinocchio visité par une bonne fée lunaire, il propose une délicieuse retransmission, dans une théâtralité déréalisante peuplée de lunes phosphorescentes qui rend justice à sa poéticité vitale. Si la métaphore du « télescope » que fait entendre Melquiot, sondeur optique de l'être humain, trahit les artifices faciles de cette lorgnette naïve posée sur le parcours du joyeux combattant, elle n'efface pas la franche sincérité d'un spectacle bâti sur cet adage poétique de fortune : « Les noms dans les poches, et les yeux au ciel. » *Pierre Lesquelen*

TEXTE FABRICE MELQUIOT
MISE EN SCÈNE OMAR PORRAS
— 11 • GILGAMESH BELLEVILLE À 11H40 —

EN BREF

IN
OSKARA

Si vous voulez savoir qui vous êtes, dansez, nous dit Jon Maya en préambule de cette création : la formule résonne haut et fort tout le long de cette proposition, dont la dimension interrogatoire de l'identité basque - l'axe de travail principal de la compagnie Kukai Dantza - nous saute aux yeux et aux oreilles dès les premiers mouvements. Une compagnie basque, donc, qui invite cette fois pour la chorégraphie Marcos Morau, Valencien vivant à Barcelone, lui-même profondément imprégné d'une culture ibérique qu'il a déjà brillamment mise en tension dans de précédents travaux (voir « Le Surréalisme au service de la révolution »). En résulte donc une délicate succession de tableaux à l'esthétique léchée qui, si elle peut parfois sembler manquer de cohésion et n'est pas exempte de quelques longueurs ou de répétitions, se révèle néanmoins d'une profonde sensibilité et d'une impressionnante précision chorégraphique. En faisant se rencontrer son langage résolument contemporain avec les danses traditionnelles basques, Marcos Morau réussit à tisser une toile ténue qui ne se rompt pourtant jamais, même sous l'énergie des pas, ou sous les vibrations du son. Car ici, ce n'est pas que la danse qui nous touche : c'est aussi la musique traditionnelle, et la voix bouleversante de Julien Achary (en alternance avec Thierry Biscari), dont la force et la mélancolie serrent notre cœur, déjà bien émoussé par le mouvement irréprochable des corps. *Youssef Ghali*

CHORÉGRAPHIE MARCOS MORAU
— L'AUTRE SCÈNE
DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE À 15H00 —

OFF
DES LUSTRES

C'est un spectacle non spectaculaire qui demande une attention particulière, car il se dévoile dans les plis et les recoins d'une narration subtile et éthérée. On aurait bien tort de qualifier l'étonnant solo de Marjory Duprés uniquement de « chorégraphique ». Car c'est avant tout un travail pluridisciplinaire sur la matière de la mémoire, le corps, les mots, le son et les (superbes) images comme témoins des couches successives de ce que l'intimité sédimente constamment. C'est un magnifique travail où l'ethos n'est pas dit mais ressenti, prend son temps pour advenir puis se fondre ; un moment en apesanteur, léger comme le sont parfois les choses importantes. *Marie Sorbier*

CHORÉGRAPHIE MARJORY DUPRÉS
— ARTÉPHILE À 13H00 —

OFF
LES IMPOSTEURS

« Les Imposteurs », d'Alexandre Koutchevsky, mis en scène par Jean Boillot, le directeur du CDN. Au plateau, Isabelle Ronayette et Régis Laroche, les deux comédiens permanents du Nest en charge de la direction artistique du festival. C'est une forme « volante », destinée à être jouée dans les classes des collèges et lycées des environs. À nous alors de retrouver notre cœur d'adolescents. C'est d'ailleurs ce que font les acteurs d'entrée de jeu : convoquer leur propre adolescence. Une photo de classe projetée sur un écran, et c'est le récit initiatique de la comédienne qui commence : ce qui l'a amenée, à cet âge, à envisager un métier artistique. Loin des « PROJEETS ! » de carrière que l'on demande maintenant aux ados de présenter au bac, c'est d'anecdote en anecdote que s'opère la démonstration par l'exemple, celle qui nous invite à faire confiance aux évidences dissimulées dans les méandres du présent. La scène libère et le jeu devient une invitation à se sentir vivant, à être attentif à ce qui nous construit pas à pas. Pour Régis Laroche, ce sont tous les personnages qu'il a traversés qui sont comme les pièces d'un puzzle qui le constitue et qu'il ne cesse d'enrichir. Métier impossible où l'on cherche indéfiniment à retrouver l'état de jeu de l'enfance, si puissant et qu'on abandonne pourtant, hélas, à la puberté, être acteur est une quête permanente d'authenticité. La véritable imposture évoquée dans le finale, celle qui crée le malaise, c'est quand ce jeu s'éloigne du cadre de la représentation dans une volonté désespérée de tordre la réalité à son avantage. *Julien Avril*

TEXTE ALEXANDRE KOUTCHEVSKY
MISE EN SCÈNE JEAN BOILLOT
— 11 • GILGAMESH BELLEVILLE À 10H45 —

Saison 19–20

ABONNEZ-VOUS

21–28 SEPT. 2019
Othello
William Shakespeare / Aurore Fattier

2–10 OCT. 2019
Les Sorcières de Salem
Arthur Miller / Emmanuel Demarcy-Mota

16–19 OCT. 2019
Ma petite Antarctique
Tatiana Frolova / KnAM

17–18 OCT. 2019
Girls Boys Love Cash
Citizen.KANE.Kollektiv / Junges Ensemble Stuttgart

20–22 OCT. 2019
Peer Gynt from Kosovo
Jeton Neziraj / Agon Myftari

22–23 OCT. 2019
Oreste à Mossoul
Eschyle / Milo Rau

25–26 OCT. 2019
Mandelstam
Don Nigro / Roman Viktyuk

30 OCT. – 3 NOV. 2019
Mary Said What She Said
Darryl Pinckney / Robert Wilson / Isabelle Huppert

5–10 NOV. 2019
Un ennemi du peuple
Henrik Ibsen / Jean-François Sivadier

15 NOV. – 1^{er} DÉC. 2019
La Vie de Galilée
Bertolt Brecht / Claudia Stavisky

26 NOV. – 4 DÉC. 2019
Vivre sa vie
Jean-Luc Godard / Charles Berling

4–14 DÉC. 2019
Une des dernières soirées de Carnaval
Carlo Goldoni / Clément Hervieu-Léger

11–20 DÉC. 2019
Vie de Joseph Roulin
Pierre Michon / Thierry Jolivet

17–31 DÉC. 2019
Home
Geoff Sobelle / Lee Sunday Evans

18–29 DÉC. 2019
Zaï Zaï Zaï Zaï
Fabcaro / Paul Moulin

7–11 JANV. 2020
Lewis versus Alice
Lewis Carroll / Macha Makeïeff

14–25 JANV. 2020
Olivier Masson doit-il mourir ?
François Hien / Mise en scène collective

16–25 JANV. 2020
Retour à Reims
Didier Éribon / Thomas Ostermeier

28 JANV. – 1^{er} FÉV. 2020
Summerless
Amir Reza Koohestani

5–9 FÉV. 2020
La Mouche
George Langelaan / Valérie Lesort, Christian Hecq

5–9 FÉV. 2020
Un conte de Noël
Arnaud Desplechin / Julie Deliquet / Collectif In Vitro

11–21 FÉV. 2020
Josie Harcœur
Cédric Roulliat / Compagnie de Onze à Trois heures

12–19 FÉV. 2020
Architecture
Pascal Rambert

10–20 MARS 2020
Merci la nuit
Raphaël Defour

11–21 MARS 2020
Bug
Tracy Letts / Emmanuel Daumas

24 MARS – 4 AVR. 2020
Convulsions
Hakim Bah / Frédéric Fisbach

25–29 MARS 2020
Pelléas et Mélisande
Maurice Maeterlinck / Julie Duclos

5–17 MAI 2020
La Ligne solaire
Ivan Viripaev / Cécile Auxire-Marmouget

12–16 MAI 2020
Le Royaume des animaux
Roland Schimmelpfennig / Élise Vigier, Marcial Di Fonzo Bo

25–29 MAI 2020 COMÉDIE-BALLET
Le Bourgeois gentilhomme
Molière / Jean-Baptiste Lully / Jérôme Deschamps



IN
L'AMOUR VAINQUEUR

TEXTE ET MISE EN SCÈNE OLIVIER PY

GYMNASSE DU LYCÉE MISTRAL, DU 5 AU 13 JUILLET À 15H00 ET 20H00

« Parce qu'elle a refusé d'obéir à son père, une jeune fille amoureuse est enfermée dans une tour. À sa sortie, elle découvre un monde ravagé par les conflits et la misère. »

LA MÉLOPY DU BONHEUR

— par Pierre Lesquelen —

Après les tréteaux pseudo-brechtiens de « Pur présent », Olivier Py prolonge sa passion des petites formes populaires par cette opérette jeune public qui, loin des grandes tours pleureuses de Maeterlinck, réentraîne « La Jeune Fille Maleine », des frères Grimm, dans une gaillardise grotesque qui a fait les belles heures de l'artiste mais qui, cette fois, est un peu trop léchée pour faire fondre la rampe. Dans ce joli castelet de lumières, qui reprend la route après « La Jeune

Fille, le diable et le moulin », le quatuor de musicien.ne.s-chanteur.se.s maîtrise parfaitement la féerie philosophique de Py. Ayant le grand mérite de rendre tous les âges intelligents en estompant les ficelles actanciennes de l'intrigue et en l'imprégnant d'adages emphatiques dont l'auteur a le secret (« On ne peut pas blesser la beauté du possible... »), « L'Amour vainqueur » fait de la fureur guerrière qui borde l'univers du conte une série de toiles peintes aplanissant les ruines de notre époque, comme si

l'injonction à « désarmer les solitudes » lancée par l'édito d'Olivier Py passait désormais par la grimace réconfortante d'une guignolade au bon cœur. Contrairement à la jouissance coupable de l'in vraisemblance que permet la distanciation, sel des belles expériences populaires, on a cette fois le sentiment de buter contre l'artifice lui-même, denrée crémeuse qui fige le comique et transforme ces tréteaux de foire en carillon criard. Exhibant dans « L'Amour vainqueur » les rouages de l'utopie théâ-

trale qu'il souhaite édifier à Avignon, Py oublie que, de Rabelais à Voltaire, les utopies littéraires n'existent que dans le crépuscule de leur envers, toujours bâties sur un idéal réversible et faussement partagé. Cet opéra-comique d'un autre temps, qui n'envisage aucune franche confrontation entre scène et salle, se donne trop d'aplomb pour emporter. De Py à Pinocchio, il pousse toujours quelques oreilles d'âne dans le plus grand cabaret du monde.

REGARDS

OFF
ON VOUDRAIT REVIVRE

TEXTE GÉRARD MANSET / MISE EN SCÈNE CHLOÉ BRUGNON

LA CASERNE, DU 6 AU 22 JUILLET À 11H00 (Vu à la Comédie de Reims)

« Un studio d'enregistrement reconstitué. Un espace confortable et tranquille, un Revox, un piano, une guitare et d'autres objets plus insolites. Un lieu tout à la fois intime et collectif. Quelques notes retentissent. « Mais où sont passées les lumières qui nous guidaient ? » »

L'ÉMOTION-MANSET

— par Noémie Regnaud —

Avec une poésie et une légèreté sans pareilles, Chloé Brugnol, Maxime Kerzanet et Léopoldine Hummel (connue aussi sous le nom de Léopoldine HH) nous emmènent sur les traces de Gérard Manset, chanteur français des années soixante-dix. S'emparant de ses textes et chansons, les deux comédiens-musiciens alternent moments chantés en live et reenactment d'interviews réalisées par l'artiste. Sans s'embarrasser de la vraisemblance, ils incarnent avec humour un « Gérard » à

l'identité fluide, passant de l'un à l'autre comme pour signifier la vaine tentative de saisir autre chose du chanteur que ce qu'il a à nous dire. Bien loin du biopic donc - que Manset n'aurait certainement pas apprécié, vu le mystère entourant le personnage -, « On voudrait revivre » apparaît plutôt comme une variation sur l'inspiration que peut provoquer un artiste chez d'autres artistes (Manset a d'ailleurs été découvert par Chloé Brugnol dans la dernière séquence du film de Leos Carax, « Holy Motors »). Car tous

semblent avoir été portés par l'émotion-Manset, jusqu'à la scénographie qui fonctionne comme un écran rêvé pour des chansons, mêlant références nostalgiques aux studios d'enregistrement des années soixante-dix et univers onirique fait d'animaux et de costumes à paillettes. Le geste d'appropriation prend dès lors tout son sens, comme un souffle ; une inspiration prise chez « Gérard », une expiration vers le public, qui reviendrait alors à l'inspiration initiale... De Carax à Manset, de Manset à

Léopoldine Hummel et Maxime Kerzanet, d'eux à Chloé Brugnol, comme un hommage infini. De Manset lui-même, vous l'aurez compris, nous ne saurons pas grand-chose ; mais nous ferons nôtre la beauté de certaines de ses paroles portées avec une joie visible par les deux interprètes en scène, et plus encore, avec une générosité sensible. Et si « on voudrait revivre ça signifie on voudrait vivre encore la même chose », rarement jeune spectacle aura si bien porté son titre !

OFF
ANTIOCHE

TEXTE SARAH BERTHIAUME / MISE EN SCÈNE MARTIN FAUCHER

11 • GILGAMESH BELLEVILLE, DU 5 AU 26 JUILLET À 16H10
(Vu au Théâtre Paris-Villette)

« Jade fait des listes et des rencontres sur internet pour essayer de trouver un sens à sa révolte. »

CA CRISSE !

— par Sébastien Descours —

Dans un pavillon de la banlieue québécoise, gris, devant lequel est garée une voiture, grise, qui emmènera chaque matin à un job sans odeur ni saveur et ramènera le soir la mère. La fille, elle, essaie de se faire une place dans un monde qu'elle vomit et qu'elle consomme. Sans véritable prise sur le réel, elles s'abandonnent toutes deux aux écrans qui occupent l'espace. Les liens se font virtuels. D'autant plus puissants et tentateurs qu'ils ne permettent qu'une relation désincarnée avec les tiers, sans odeur, sans saveur, sans vérité. La fille convoque un personnage à son image, Antigone, morte emmurée il y a deux mille cinq cents ans pour cause de révolte un peu trop appuyée, un peu trop affirmée. Jiminy Cricket acide et insolente, Antigone est là pour marquer la répétitivité des histoires, de l'histoire. La fille finit par fuir, rejoindre Daesh, trouver un sens, s'abandonner à cet amoureux vir-

tuel qui a sûrement un sourire si doux et des mains si belles. Qui l'emmènera dans les contrées d'Orient, où elle trouvera un sens. Arrivée à Antioche, elle croise le fantôme de sa mère, immigrée inverse vingt ans plus tôt, fuyant l'odeur de la mort qui imprègne tout le pays. C'est une pièce qui traite de l'inéluctable, du répétitif, de ce moment de la vie où la sensibilité devient tellement extrême que tout doit changer, qu'importe le danger, qu'importe la mort. Qui donne une légèreté et un rire, en contraste bienfaisant avec l'angoisse exprimée, qu'accentuent encore l'énergie joyeuse et la présence puissante des trois actrices. Mention spéciale à Sarah Laurendeau, qui explose en Antigone gouailleuse, irrévérencieuse (elle ira jusqu'à refuser le repos éternel...) et très drôle. Au final, une bouffée d'énergie rageuse et joyeuse qui fait un bien fou malgré la gravité des sujets.

OFF
L.U.C.A. (LAST UNIVERSAL COMMON ANCESTOR)TEXTE HERVÉ GUERRISI ET GREGORY CARNOLI
MISE EN SCÈNE QUANTIN MEERTLA MANUFACTURE, DU 5 AU 25 JUILLET À 17H30
(Vu au Théâtre National - Bruxelles)

« Quel réflexe biologique se cache derrière la question "Tu viens d'où ?" Quelles sont les différences entre les migrations d'hier et d'aujourd'hui ? »

ET TOI, TU VIENS D'OÙ ?

— par Daphné Bérénice —

Gregory Carnoli et Hervé Guerrisi, comme nombre d'entre nous, ont entendu mille fois cette question : et toi, tu viens d'où ? L'interrogation, qui a l'air anodine, trace pourtant d'emblée une frontière rudimentaire entre "eux" et "nous". Tous deux issus de l'immigration minière italienne en Belgique, les acteurs en grande forme confrontés à la xénophobie au sein même de leurs familles qui ont un jour émigré, nous livrent leur quête identitaire aux confins de l'humanité : y a-t-il lieu de différencier "eux" de "nous" ? À grand renfort de schémas exécutés en direct au sol et au mur, de chiffres projetés, d'enregistrements véridiques de personnes issues de l'immigration industrielle à propos de l'immigration d'aujourd'hui et portés par une énergie contagieuse et absolument jubilatoire, le duo d'acteurs survoltés nous emmènent dans leur réalité de questions dérangeantes : mais d'où viennent-ils, avec leurs physiques plutôt méditerranéens et leurs prénoms belges ? Pour retrouver leurs racines et "retourner d'où ils viennent" (?), direction l'Italie, berceau des rêves

et des fantasmes de ces petits-fils de mineur italien, paradis perdu où ils pensent être accueillis en fils prodiges... Une fois l'aventure italienne éprouvée, et après avoir bu quelques espressi, ils nous entraînent encore plus loin, aux origines de la vie : qui est L.U.C.A., le plus ancien ancêtre commun à toutes les espèces vivantes en ce moment et qui porte d'ailleurs un prénom tout à fait italien ? L'équipe de L.U.C.A. répond au clivage "eux"- "nous" et tente de désamorcer la xénophobie ambiante qui s'insinue jusque dans l'esprit de ceux qui ont pourtant vécu eux-même le déracinement, en nous entraînant dans un tourbillon d'humour, d'énergie, d'intelligence et d'habileté théâtrale. Ils partagent généreusement leur recherche essentielle en posant des questions pertinentes, dans notre monde gangrené par la peur et le repli sur soi. Ode à la communauté et à la diversité - génétique et culturelle - L.U.C.A. célèbre nos points communs - sachez-vous par exemple que les Européens sont tous cousins ? - pour mieux accepter nos dissemblances, somme toute relatives. Evviva !

FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES. IL NOUS

FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES

ELDORADO

EXPOSITION CHRISTIAN LUTZ / MAISON DES PEINTRES, DU 1^{ER} JUILLET AU 22 SEPTEMBRE

« Après son immersion dans les sphères du pouvoir, Christian Lutz s'introduit dans l'univers des casinos : d'abord à Las Vegas pour la série "Insert Coins", puis tout récemment à Macao pour "The Pearl River". »

GOLDEN GOOSE

— par Johanna Pernot —

Pour son exposition qui met en parallèle les séries « Insert Coins » et « Pearl River », Christian Lutz nous fait entrer dans l'utopie de l'Eldorado. Car c'est bien d'une utopie qu'il s'agit, avec son espace clos, aux éclairages artificiels, aux éclats d'or et pastel.

Photographiée sur la péninsule de Macao, la nouvelle série « Pearl River » se fait le témoin de l'opulence de ses nouveaux casinos et de ses stars – à l'image de ce jeune loup aux traits ciselés, au nœud de cravate bien serré, au regard résolu, planté dans le futur. Christian Lutz saisit des lignes stylisées, des atmosphères. L'argent (et le champagne) coule à flots, les magasins exposent sur leurs autels quelques sacs de luxe. Signe d'une nouvelle religion, autour d'un arbre d'or s'amusent les foules fascinées, les yeux accrochés aux caméras de leurs téléphones. Les prises de trois quarts face et les profils renforcent cette impression de circularité. Les arrière-plans sont nets. À Vegas au contraire, les photos sont plus frontales. Sans profondeur de champ, le décor se trouble, tremble ou s'affaisse – comme un mirage. Car avant Macao, il y a, il y a eu Vegas. « Insert Coins » : ici, il n'est plus question

de millions, mais de pièces. L'utopie de l'Eldorado, c'est le vide. Non pas celui du luxe et de la rareté, mais celui de la décadence, dans l'installation au centre de l'exposition où sont repliés les images de Vegas. Tout est en toc et ça se voit, comme en témoigne cet Elvis à la perruque grisonnante ou ce Superman tête nue, à la combinaison bleue froissée. Les masques sont tombés.

“

La biture et le bitume

Au milieu de la « Sin City », les âmes traînent. Accoudé à une table de black-jack, un homme ressemble à un mannequin de cire noire, aux gestes figés. Et les gens tombent comme des rebus au coin des rues, on dirait qu'ils se croquevent pour ne pas prendre trop de place. Sur le béton, un bric-à-brac de misère : clodos, weirdos, white trash. La biture et le bitume. Le décor urbain, les cadrages serrés, à ras du sol, cernent les figurants. Parfois, une légère plongée les écrase, et ils glissent jusqu'à terre, comme cette fille à genoux sur le tapis d'un hôtel. Depuis trop longtemps, les trompe-l'œil s'usent et se craquent. Alors, le seul or qui brille, c'est celui du couchant sur les

vitres d'une vieille tour : le symbole du crépuscule ? Et sur une autre image, en lettres de feu : « Golden Goose ». Superman pourra-t-il encore sauver l'Amérique ? La poule aux œufs d'or a l'air stérile. Pour l'instant, les casinos d'Asie remportent la course au fric. Pourtant, à y regarder de plus près, l'horizon n'est guère plus ouvert à Macao. Les rares vues extérieures saisissent la nuit à la lisière de la ville : l'eau et les tours, la nature torturée par l'éclairage artificiel. À l'intérieur, les surcadrages enferment. Les hommes aussi se perdent – dans des couloirs aseptisés, des pièces à double fond. Ils sont prisonniers des décors qu'ils ont construits, à l'image de ce Venise de pacotille – calqué, semble-t-il, sur celui du Venetian à Vegas. Une façon de nous dire qu'à Macao aussi, tout est provisoire ? Avec brio, Christian Lutz photographie l'éclat glacé du luxe, l'oisiveté où brillent les verres, s'entrechoquent les cocktails et les clones en costume. Et derrière : le vide de la vanité. Un ennui aussi palpable que les millions de dollars que brassent chaque jour les casinos de la « Nouvelle Vegas ». Alors, on sort son téléphone. Alors, sur l'une des dernières images de l'expo, personne ou presque ne remarque la silhouette qui se dessine dans le miroir au fond du bar – tous sont plongés dans leur écran.

RENCONTRES D'ARLES

BÂTIR À HAUTEUR D'HOMMES,
FERNAND POUILLON ET L'ALGÉRIEEXPOSITION DAPHNÉ BENGEO & LEO FABRIZIO / ABBAYE DE MONTMAJOUR, DU 1^{ER} JUILLET AU 22 SEPTEMBRE

« Daphné Bengoa et Leo Fabrizio, respectivement cinéaste et photographe, exposent pour la première fois les fruits d'un projet d'envergure mené en commun sur l'œuvre algérienne de l'architecte français Fernand Pouillon (1912-1986). »

CONQUÊTE DE L'ESPACE À MONTMAJOUR

— par Sébastien de Dianous —

Une douce rumeur anime les rues d'Arles ces jours-ci : « Tu devrais aller à Montmajour. » Il se passe en effet quelque chose de rare dans cette abbaye hors les murs : on y voit vibrer, ensemble, l'œuvre algérienne de l'architecte Fernand Pouillon avec une des plus belles constructions béniédicines du midi de la France.

Cet échange tellurique est rendu possible par 70 tirages splendides de Daphné Bengoa et Leo Fabrizio, qui ont photographié quelques-uns des 720 projets réalisés par Pouillon dans une vingtaine de villes d'Algérie, pour la plupart jamais rendus visibles ni même inventoriés. Un livre édité par Macula complète l'accrochage. Personne n'a construit autant que Pouillon au xx^e siècle, au point que son œuvre est celle d'un urbaniste autant que d'un architecte. Ses logements sociaux ont les dimensions pharaoniques de villes entières, ses stations touristiques de bord de mer, ses aéroports, ses bâtiments administratifs, ses infrastructures publiques, ses villas et résidences privées font de lui un penseur global de l'espace. C'est en Algérie que ce disciple d'Auguste Perret (centre-ville du Havre), bref adhérent au parti communiste, va faire du logement social le combat de sa vie. Le maire

d'Alger, Jacques Chevalier, lui passe commande de ses premiers grands ensembles à une époque (dix ans avant l'indépendance) où la révolte gronde. Dès l'origine, Pouillon se singularise par l'emploi de la pierre de taille plutôt que du béton, ainsi que par un soin accordé à la « respiration » de complexes pourtant construits en un temps record. Importance des couloirs, des escaliers, des balcons, des places pour que le voisinage se retrouve et fasse commerce, des arbres et fontaines qui rythment les relations entre les bâtiments. L'humain est au centre de tout, le moine bâtisseur se projette en forçat au service du peuple.

“

Dignité mélancolique

Le patrimoine dévoilé par l'exposition est déliquescent – mal entretenu, soumis à une forte pression démographique, parfois même à l'abandon pour certains complexes balnéaires. Mais la vie en son sein, elle, continue bel et bien. Les bâtiments se dressent avec fierté, et Leo Fabrizio les restitue magnifiquement comme des pyramides vouées à l'éternité, dont il cadre les lignes avec une précision amoureuse. Dans ses clichés à lui, point de figures humaines, mais

la pierre construite semble comme un personnage étrangement disparu, puis retrouvé. Daphné Bengoa répond à cette présence/absence en se tenant à une distance délicate des occupants des lieux, qu'elle invite avec patience à entrer dans ses images. Elle en fait des figures à contempler, des habitants habités, forts d'une dignité mélancolique qui s'imprime durablement à l'esprit. Un beau film de 50 minutes parachève le dispositif des photographes. Hind et Bilal, deux habitants de Diar es Saada (« Cité du Bonheur »), une des cités de Fernand Pouillon à Alger, sont suivis par la caméra douce et minutieuse de Daphné Bengoa. Ils témoignent de leur difficulté à vivre l'espace public – pour les femmes –, de s'émanciper des conventions sociales et du poids du chômage – pour les hommes. Hind est bouleversante dans sa manière de chercher à conquérir chaque jour un peu plus d'espace, au sein même des logements sociaux de Pouillon. Elle leur déclare son amour mais aussi une rage simultanée, sociale, économique, culturelle, de ne pouvoir s'en extraire. Dans un plan final d'une tendresse infinie, elle déclare fièrement mais sans illusions : « Je veux prendre le large. Il le faut. » Arrive alors sa nièce, qu'elle embrasse doucement. Elle l'assoit sur le balcon, pour jouir avec elle de la fraîcheur du soir.

NEST

FESTIVAL OFF D'AVIGNON
5 - 26 JUILLET | 10H45
11 • GILGAMESH BELLEVILLE

LES IMPOSTEURS

réservation
11avignon.com
04 90 89 82 63

Grand Est
L
M

texte Alexandre Koutchevsky
mise en scène Jean Boillot
NEST – CDN transfrontalier de Thionville-Grand Est,
avec le soutien du Lycée Saint-Exupéry de Fameck
et de l'Ensemble scolaire public Frédéric Mistral à Avignon

11avignon.com • 04 90 89 82 63

NANTERRE
AMANDIERS

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

SAISON 19/20

PHILIPPE QUESNE / VIMALA PONS
BEGÜM ERCIYAS / FANNY DE CHAILLÉ / MICHEL FOUCAULT
BRUNO LATOUR & FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI
ESZTER SALAMON / BORIS CHARMATZ / GISÈLE VIENNE / ROBERT WALSER
JONATHAN CAPDEVIELLE / HECTOR MALOT / MARCO BERRETTINI
CHRISTOPH MARTHALER / DIETER ROTH / GUILLAUME AUBRY
JEAN-LUC GODARD / HUBERT COLAS / MATHIEU RIBOULET
MILO RAU / ESCHÛLE / MARIELLE MACÉ
THÉO MERCIER & STEVEN MICHEL
YVES GODIN & ALEXANDRE MEYER / REBEKA WARRIOR
JOËL POMMERAT
GWENAËL MORIN / ANTONIN ARTAUD
THOMAS SCIMECA / ANNE-ÉLODIE SORLIN / MAXENCE TUAL / LOUISE ORRY-DIQUÈRO

10€ POUR TOUS AVEC LA CARTE!

RÉSERVATIONS / INFORMATIONS PRATIQUES
nanterre-amandiers.com
+33 (0)1 46 14 70 00

AUX GRANDS FESTIVALS, LE PUBLIC RECONNAISSANT

— par Lola Salem —

Commentateur invétéré du XVIII^e siècle, Jean Starobinski envisage le panthéon et le musée comme les deux institutions caractéristiques de la Révolution. Toutes deux s'insèrent dans les failles du religieux en crise et sont investies du devoir de porter une nouvelle religion civile, fondée sur un savoir historique idéologique et l'exaltation des « grands hommes ». Mais, en réclamant pour elles-mêmes la légitimité du religieux – ses lieux, ses symboles, sa fonction d'autorité morale –, les incarnations modernes des domaines du politique et de l'art se placent de facto en concurrence.

Cette rivalité a été particulièrement mise en évidence au cours de ces dernières décennies, tandis que leur relation, de plus en plus asymétrique, illustre ce qu'Alain Supiot désigne comme « la gouvernance par les nombres ». En l'occurrence, ceux d'une bourse ministérielle qui se réduit comme peau de chagrin. À mesure que les politiciens se sont désintéressés de l'art – par indifférence, tentative de neutralité axiologique ou

ignorance –, c'est le politique tout entier qui le sacrifie volontiers au mol et consensuel « culturel », plus facilement aménageable en valeur marchande domestiquée. Les festivals de théâtre n'échappent pas à cette dialectique historique. Dans leur forme moderne, ces manifestations artistiques naissent à des périodes charnières de l'histoire occidentale du xxe siècle, s'élevant souvent sur le mode de la contestation vis-à-vis du monde politique. La création et l'organisation d'un festival représentent un acte « politique » en soi (entendu dans un sens large), même si le théâtre qui l'habite ne l'est pas forcément. Récemment, cependant, cette dimension semble avoir été redéfinie de façon plus étroite. En 2018, Olivier Py articulait expressément la vision d'un espace festivalier comme substitut aux dérives d'un politique impuissant, le sacrant ainsi « lieu de convergence des luttes ». Ce manifeste en quête d'un lieu qui permette à l'art d'exprimer une nouvelle fonction sociale est loin d'être le propre d'Avignon ; il y trouve néanmoins un écho démultiplié, du fait de l'importance historique, économique et artistique de l'institution. En soi, la critique que l'on peut adresser aux liens qui subordonnent festivals et politique paraît presque secondaire à celle qui s'attaque au politique et au théâtre en général. C'est bien le rôle d'un festival que d'insuffler un vecteur à la création, de créer une stratégie éditoriale. L'identité d'une édition festivalière ne s'impose d'ailleurs jamais comme une contrainte indépassable pour les créateurs : au mieux, elle éclaire une dimension particulière de leur travail ; au pire, le spectateur appréciera ce qui lui est présenté pour lui-même. Cependant, la transformation d'un festival en agora post-moderne ne va pas de soi. Le geste pose la question suivant : un festival de théâtre prétend-il offrir, de façon exhaustive, une diversité d'opinions (prérequis essentiel au débat de la cité) ? Il semble réaliste d'assumer

que non. Tant mieux. Si le festival est le lieu de la critique, voire d'une contre-vision du politique, il n'a pas vocation à réunir des voix qui appuient le *statu quo*... Mais pour être juge de l'ordre dominant, encore faut-il ne pas en faire partie. Or, le Festival d'Avignon est l'expression même d'un *statu quo* dans le domaine de la création théâtrale. Penser que le Festival d'Avignon, dans sa forme actuelle, peut être politiquement « radical » – pour ne pas dire « révolutionnaire » – a autant de sens que d'affubler Louis XVI d'un bonnet phrygien (en 2019, ça donne Pascal Rambert en panama). Le tenant du capital culturel, qui d'autre le possède, sinon lui ? Nous ne sommes plus au temps des Jacques Copeau, Charles Dullin, Louis Jouvet ou encore Jean Dasté, qui réfléchissaient vers l'entre-deux-guerres aux besoins de décentralisation de l'art. Trois heures de TGV et Paris recompose son cercle à l'identique le temps de quelques jours sous le cagnard d'une pittoresque province. La greffe est temporaire, mais l'effet persiste : Avignon n'est plus périphérie, elle est devenue le centre d'un système. Le procédé de thématization, aux résonances politiques plus ou moins claires, qui colorent les récentes éditions avignonnaises, s'inspire directement d'une logique libérale, dans la veine d'un processus de commercialisation de la culture. Pourquoi être artistiquement pertinent lorsque l'on peut être moralement juste ? Par défaut, un festival politique qui oublie d'être en premier

lieu un espace de création théâtrale met d'abord en scène une idéologie. Flatté, le public viendra, inconsciemment ou non, renforcer ses propres biais cognitifs. Voici l'ère du pleurnichage identitaire, du civisme dramaturgique, du militantisme bêta ou encore du témoignage narcissique. En termes purement économiques, la stratégie adoptée trahit une phase de « rendements décroissants ». Quand bien même le système marche en apparence, il ne génère pas d'effet social souhaité ou équivalent et, *de facto*, plafonne. Pire : il assure le fonctionnement d'une structure qui tourne au désavantage des petites compagnies, venues jouer le tout pour le tout dans l'ombre du festival officiel, habitant parfois des théâtres aux conditions d'exercice infernales. Bref, Avignon participe lui aussi, dans une certaine mesure, à une « gouvernance par les nombres ». C'est sans doute l'époque qui veut ça : la ligne que suit le Festival d'Avignon exprime parfaitement les enjeux du théâtre occidental pris en étau par le postmodernisme. D'un côté, l'impérieuse sensation d'un besoin de rupture. De l'autre, la thèse kojévienne de la fin de l'histoire, qui veut qu'il n'y ait de récit que parce qu'il y existe une forme de négativité. Ainsi, tout festival de théâtre « politisé » serait tenté de s'inventer des sujets, des débats, et mille monstres à pourfendre. Le risque de fossilisation est imminent. L'art se prive de destination et le festival se fait musée, perdu dans la contemplation de son propre passé. On oublie que la création du Festival d'Avignon se situe dans un contexte qui nous est aujourd'hui beaucoup plus étranger que nous ne l'admettons. Après la rupture fondamentale des années 1960, l'*aggiornamento* que les institu-

tions religieuses, politiques et artistiques ont dû considérer a remis en cause la culture dominante comme christianisme sécularisé. Mais, contrairement à ce qui s'est produit au lendemain de 1789, le découplage

permanent entre culture et religion a échoué à accoucher d'un *telos* et d'un *logos* renouvelés. La création du Festival d'Avignon, en 1947, était aux antipodes de l'analphabétisme en matière de religieux. Ce qu'on range aujourd'hui courtoisement sous l'étiquette de « service public » et d'« égalité culturelle » était alors mû par une réflexion profonde et assumée vis-à-vis du rôle civilisateur de l'art – précisément face à l'absence de l'État – et du théâtre en particulier comme bien commun et sacré. Les travaux de Jean Vilar sur T. S. Eliot, Claudel ou encore Shakespeare en témoignent. Il n'est question ni de nostalgie ni de réclamation d'un « art pour l'art » ici. Au contraire, pour désamorcer l'effet muséal qui guette le festival politique, il est urgent de redéfinir les deux pôles qui le constituent. Pourquoi semble-t-il obligatoire de n'écrire, de ne jouer, de ne créer que ce qui serait pertinent sur le plan politique ? On peut faire de l'art, du politique et du théâtre politique sans sacrifier les uns aux autres sur l'autel d'une médiocrité générale. Il y a ici un problème de consistance propre qui nous dispense de nous interroger sur ce qui est vraiment politique dans le théâtre. Repenser la dynamique de l'un à l'autre, c'est avant tout s'avouer qu'elle est loin d'être une évidence. C'est chasser les visions totalement idéologisées qui entretiennent ce mythe et retrouver, dans l'unité temporelle et spatiale du festival, un véritable « havre de réflexion », tel que pensé par T. S. Eliot.

TRIBUNE

DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE EST

LAETITIA DOSCH
FESTIVAL LA GRANDE ÉCHELLE
OLIVIER LETELLIER
SÉVERINE CHAVRIER
GAIA SAIITA
& GIORGIO BARBERIO CORSETTI
CIE DIABLE AU CORPS
LOUIS ARENE
& LIONEL LINGELSER
MUNSTRUM THÉÂTRE
CIE PLEXUS POLAIRE
LA CONTREBANDE
COLLECTIF NIGHTSHOT
SUPERAMAS
FAMILIE FLÖZ
RENEGADES STEEL ORCHESTRA
LE BLOC
FRÉDÉRIC FLEISCHER
& JOACHIM LATARJET
VINCENT DE ROOIJ · CIE BOT
GROUPE BEKKRELL
KATIA FERREIRA
KAORI ITO

19
20

FESTIVAL (DES)ILLUSIONS
THIERRY MICOUIN
OLIVIER DEBELHOIR
L'ASSOCIATION DU VIDE
CIE L'UNANIME
SYLVAIN JULIEN
& CÉCILE BROSSARD
ARNAUD SAURY · MMFF
JOHANNE HUMBLET
LES FILLES DU RENARD PÂLE
OLIVIER DUBOIS
JUAN IGNACIO TULA
TUMBLEWEED
ARTHUR SIDOROFF
PHILIPPE MINYANA
& MARCIAL DI FONZO BO
COLLECTIF 49 701
JORIS MATHIEU
CHRISTOPHE RAUCK
LE P'TIT CIRK
PATRICK DECLERCK
& ANTOINE LAUBIN
THÉÂTRE DE L'ARGUMENT

LEMONFORT.FR • 01 56 08 33 88

Le Monfort
théâtre

Théâtre
du
Peuple

suzy
storck

Magali MOUGEL / Simon DELÉTANG
7 août > 7 septembre
mercredi au samedi à 20 h

« L'ŒIL GLAUQUE » NOUS REGARDE TOUJOURS : MAETERLINCK STAR D'AVIGNON

— par Pierre Lesquelen —

Mais que vient donc faire Maurice Maeterlinck dans cette galère ussienne ? Avec « Pelléas et Mélisande », de Julie Duclos, « La République des abeilles », de Céline Schaeffer, il est cette année l'auteur le plus visible du Festival d'Avignon, sans compter la nouvelle adaptation de « La Jeune Fille Maleine » par son directeur. À l'heure où le théâtre serait pour Olivier Py « le plus court chemin de l'esthétique à l'éthique » (extrait d'un éditorial qui reconduit ce que dénonce Hans-Thies Lehmann dans son dernier ouvrage sur la tragédie, à savoir une réduction permanente dans l'argument festivalier de l'esthétique au discours), on voit mal comment l'odyssée intérieure a priori très apolitique à laquelle nous invitent les châteaux ténébreux et les fontaines pleureuses du symboliste belge pourrait contribuer à l'allégorie trop claire du présent que décline cette programmation homérique.

Cette émancipation de Maeterlinck hors du purgatoire dans lequel il semblait confiné depuis la seconde moitié du xxe siècle n'est pourtant pas une surprise. Lui qui ne figure ni dans la « Bibliothèque de la Pléiade » ni dans des éditions théâtrales grand public, peut-être à cause d'un potentiel hermétisme et de cet « œil glauque » que lui a attribué Jules Huret (et dont Maeterlinck lui-même moquait parfois l'enlèvement mortifère), mais surtout en vertu de la prétendue déficience de théâtralité qui caractériserait ses drames statiques, semble profiter d'un vrai regain d'intérêt depuis une bonne vingtaine d'années. Citons à titre d'exemples les nombreuses mises en scène des « Aveugles » présentées il y a peu sur les plateaux nationaux (grâce à Bérandère Vantusso et à Daniel Jeanneteau entre autres), la récréation d'« Intérieur » à la Comédie-Française il y a deux ans après une entrée tardive au répertoire en 1919, ou bien sûr « La Princesse Maleine », de Pascal Kirsch, au cloître des Célestins pour la 71^e édition du Festival. Autre événement plutôt éloquent, l'anonyme prix de la Critique théâtrale endosse cette année un nouveau blason : « prix Maeterlinck ». Le Belge semble par ailleurs intéresser les jeunes metteuses en scène, comme Julie Duclos ou Géraldine Martineau, qui auraient pu s'octroyer une place dans la création contemporaine avec une œuvre à la réputation moins galvaudée, mais qui voient sa dramaturgie comme une « expérience sensorielle et émotionnelle » à même de renouveler notre régime sensible. Car, par-delà l'évolution technique qu'apportera le médium cinématographique à La Fabrica, Duclos et Schaeffer souhaitent retrouver la raison d'être métaphysique et énigmatique de l'œuvre moderniste. Si

« La République des abeilles » avait subi récemment l'enquête littéraire très politisée de l'écrivain belge David Van Reybrouck dans « Le Fléau », qui en faisait une allégorie faussement naïve des rouages totalitaires, Schaeffer y voit un « conte documentaire, magique et mystérieux », tandis que Julie Duclos, se débarrassant de la version opératique de « Pelléas et Mélisande », qui semble bien plus populaire et accessible que ses origines théâtrales, souhaite convoiter avant tout cet « inconnu » vers lequel converge le drame. Très fidèles en somme à ses idéaux esthétiques, ces nouvelles adaptations apolitiques de Maeterlinck ne constituent pas de simples attractions un brin rétrogrades. Elles devraient façonner un heureux contre-poids à cette politisation outrancière de l'art qu'entérine la programmation du Festival, et fouler le champ théâtral comme Maeterlinck le faisait autrefois, c'est-à-dire dans une marginalité esthétique hostile à toute la discursivité des paroles et des images. Où le geste programmeur d'Olivier Py trouve-t-il alors sa cohérence ? Maeterlinck représente-t-il le fantasme d'une retrouvaille avec les origines de la théâtralité contemporaine ? Car, comme le rappelle entre les lignes Hans-Thies Lehmann dans son fameux ouvrage sur la scène postdramatique (qui a fait

couler tant d'encre et de faux sang, comme s'il légitimait une spectacularité outrancière inhérente à la fusion des médiums d'expression), les théâtres mentaux et minimaux de Mallarmé et de Maeterlinck, par leur dévalorisation du texte et leur attachement à la puissance suggestive des corps et des images, révèlent l'imprégnation moderniste de la prétendue transgression postmoderne. Ce retour à Maeterlinck signe-t-il plutôt, en prolongeant les enjeux culturels et politiques des contes et légendes à la fin du xix^e siècle, un désir de revenir aux textes fondateurs ? La place de choix qui lui est offerte dans ce 73^e Festival d'Avignon exhibe en tout cas la troublante ambiguïté de cette programmation, que l'érito de son directeur démontre à lui seul. Visiblement partagé entre les puissances de la parole et de l'allégorie, consacrées à elles seules par la thématique métaphorique de cette édition, et les vertus communiantes et défigurantes de l'« indicible » et du « silence » (terme qui revient à cinq reprises dans son texte inaugural, « Désarmer les solitudes »), Olivier Py redouble en somme certaines contradictions inhérentes à son propre théâtre, trop bavard pour gagner réellement la puissance métaphysique du symbole. « Même le plus apolitique des théâtres reste encore plus politique que la plupart des déclarations du monde consumériste », peut-on y lire par ailleurs : voilà un habile effet de manches pour justifier l'anomalie Maeterlinck. Reste pourtant à comprendre pourquoi cet hymne à la seule politique de

l'esthétique se manifeste presque comme une concession, une parenthèse, dans un festival de création dont il devrait constituer la clé de voûte. Comme dans « Orlando et l'impatience » ou « Illusions comiques », pièces d'Olivier Py dans lesquelles le théâtre métaphysique apparaît comme un mirage, une illusion perdue, Maeterlinck jouera en somme le spectre d'un idéal théâtral, échoué parmi les spectacles « trop clairs pour ne pas fatiguer l'esprit » (expression du symboliste Charles Maurice) de cette odyssée moins populaire que potentiellement bien-pensante. Ne balise-t-il pas à lui seul la limite consciente d'un théâtre prisonnier de la tyrannie du dire et avide de contrepoints brumeux pour brouiller enfin les lignes trop claires du sens et de l'esthétique ? Car voulant lui-même faire œuvre de symboliste en ravivant les grandes fondations littéraires du monde, et d'Avignon une utopie jamais préservée de ses rumeurs, le romantique Olivier Py oublie effectivement que l'esprit maeterlinckien, destiné à désapprendre la clarté, ne se contente pas pour sa part d'« ouvrir ses portes » « pour faire acte de conscience de politique » (comme le veulent les premières lignes de l'érito). Les grandes et petites portes chez Maeterlinck, derrière lesquelles rôdent la Mort invisible ou la Liberté promise, ne s'ouvrent effectivement jamais, métaphore scénographique d'une préservation essentielle de l'inconnu et des réponses, attestant tout l'anachronisme de cette présence maeterlinckienne chez les grands papes (et architectes) de la vérité.

“
**Contrepoids à cette
politisation
outrancière de l'art ?**”

TRIBUNE

PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉREUSE :

CRÉATION

JE NE SUIS PAS MICHEL BOUQUET
DE MICHEL BOUQUET
D'APRÈS LES JOUEURS, ENTRETIENS AVEC CHARLES BERLING (ÉDITIONS GRASSET)

AVEC **MAXIME D'ABOVILLE**
MISE EN SCÈNE DAMIEN BRICOTEAUX
À PARTIR DU 4 SEPTEMBRE

Maxime d'Aboville célèbre Michel Bouquet.
LE FIGARO

TCHÉKHOV À LA FOLIE
LA DEMANDE EN MARIAGE / L'OURS
DEUX PIÈCE EN UN ACTE D'ANTON TCHÉKHOV

MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS BENOIT
AVEC ÉMELINE BAYART - MANUEL LELIÈVRE
JEAN-PAUL FARRÉ
À PARTIR DU 30 AOUT

Une virtuosité folle
FIGAROSCOPE ★★★★★

Fabuleux trio de comédiens
LE PARISIEN ★★★★★

MICHEL FOR EVER
DE STÉPHAN DRUET ET DAPHNÉ TESSON
MUSIQUES MICHEL LEGRAND
AVEC GABRIEL BORG - SEBASTIAN GALEOTA - EMMANUELLE GORÉ
MATHILDE HENNERKINE - BENOIT DE MESMAY - JEAN-LUC ARRAMY

À PARTIR DU 29 AOUT

Quel talent !
L'HUMANITÉ

Un enchantement
LE MONDE DU CINÉ

THÉÂTRE POCHÉ
MONT PARNASSE

01 45 44 50 21 - 75 Bd du Montparnasse, 75006 Paris - www.theatredepoche-montparnasse.com

Châteauvallon Le Liberté
scène nationale
Toulon Provence Méditerranée

Les productions à découvrir à Avignon

Vivre sa vie
d'après Jean-Luc Godard
Mise en scène Charles Berling
Du 5 au 28 juillet
Théâtre des Halles à 19h

Plaidoyer pour une civilisation nouvelle
d'après Simone Weil
Conception Jean-Baptiste Sastre et Hiam Abbass
Du 5 au 28 juillet
Théâtre des Halles à 11h

Châteauvallon-Liberté coproduit et soutient au Festival d'Avignon

Sous d'autres cieux
Maëlle Poésy
Du 6 au 14 juillet au Cloître des carmes

Nous, l'Europe, Banquet des peuple
Roland Auzet
Du 6 au 14 juillet dans la cour du Lycée Saint-Joseph

Amitié
Irène Bonnaud
Du 5 au 23 juillet
En itinérance

La scène nationale Châteauvallon-Liberté
chateauvallon.com
04 94 22 02 02
theatre-liberte.fr
04 98 00 56 76

... Et dans le Festival OFF

Ils n'avaient pas prévu qu'on allait gagner
Jean-Louis Martinelli
Théâtre des Halles

L'Œil égaré
Sébastien Depommier & Muriel Vernet
Maison de la poésie d'Avignon

Eh bien dansez maintenant
Alexandra Cismondi & Emilie Vandenameele
Le Train Bleu

Une goutte d'eau dans un nuage
Eloïse Mercier
Théâtre Transversal

Rejoignez-nous !

[f](#) [t](#) [i](#) [y](#) [l](#)

CONCEPTION : TRAFIC.FR / ILLUSTRATION : TOM HERNI

PENNY ARCADE : « DE LA "BIG APPLE" AU "BIG CUPCAKE" »

— propos recueillis par Mathias Daval —

À soixante-huit ans, la performeuse américaine est en pleine forme. Après avoir découvert à Prague en 2017 dans le cadre du Festival 4+4 « Longing Lasts Longer », un one woman show humoristique et exubérant, nous avons voulu en savoir plus sur cette artiste méconnue du public français. Un glacial après-midi de janvier, nous l'avons rencontrée dans son appartement du Lower East Side de Manhattan. La reine des punchlines nous a livré quelques perspectives sur New York et ses quelque cinquante années passées à faire des performances d'avant-garde.

Dans « Longing Lasts Longer », vous faites un plaidoyer contre la nostalgie...

Le truc le plus important avec la nostalgie, c'est que vous êtes nostalgique de qui vous étiez. Mais je ne regrette aucune des anciennes versions de moi-même... Aujourd'hui je suis la meilleure version que j'aie jamais été ! Quelqu'un me parlait récemment de la nécessité pour un artiste de toujours se réinventer. Mais je ne me suis jamais réinventée : j'ai évolué. L'évolution, c'est une forme de continuité.

Pourtant, vous semblez regretter l'évolution de New York dans les vingt dernières années. Comment était-ce quand vous êtes arrivée ici ?

Vous savez, je viens d'une petite ville du Connecticut, d'une famille d'immigrants italiens. L'anglais n'était pas ma langue maternelle. J'ai fini par me barrer de chez moi quand j'avais treize ans, et je suis arrivée à New York en 1967. D'ailleurs, je prépare en ce moment un nouveau spectacle qui parle de cette année-là.

La première année du reste de votre vie...

Je me souviens d'être descendue d'un taxi dans le Village, au coin de Thompson et Bleeker. Si vous vous promenez là-bas aujourd'hui, vous verrez un écriteau qui dit : « Jacques Brel est vivant, en bonne santé et il vit à Paris », et de l'autre côté « Penny Arcade, sexe, politique et réalité ». C'est là depuis 1982. Ce coin est aussi l'endroit où les deux frères de mon père vivaient, mais à l'époque je n'en savais rien, car je n'avais jamais été en contact avec ce côté de la famille...

Donc vous ne connaissiez personne en débarquant à New York ?

Pas vraiment. J'avais rencontré des hippies de Californie, et ils m'avaient invitée à les accompagner à l'Electric Circus [un night-club branché de l'East Village de la fin des années 1960 au début des années 1970]. Un jour, Sly and the Family Stone jouait. À un moment, Wavy Gravy m'a fait venir sur scène pour danser. J'ai vu que Sly me regardait méchamment, il ne devait pas trouver ça très cool ! Alors j'ai dû faire ce qui a probablement été l'un des premiers stage dives de l'histoire ! Un vieux peintre m'a dit : « Tu devrais faire du théâtre. » Et j'ai répondu : « C'est exactement ce que je suis en train de faire. » Peu de temps après, j'ai rencontré John Vaccaro, de la Playhouse of the Ridiculous, qui était le

théâtre d'origine de la scène expérimentalo-politico-glitter-glam-rock'n'roll à New York dans les années 1960, et qui a tout influencé, depuis le mouvement punk jusqu'au « Rocky Horror » et à « Hair ». Et depuis ce moment-là je n'ai pas arrêté de faire du théâtre d'avant-garde !

Et vous avez bientôt rejoint la bande d'Andy Warhol. Comment vous sentiez-vous auprès de ces gens mythiques de la Factory ?

Andy Warhol était loin d'être le plus intéressant du groupe. Il était très intelligent, bien sûr, mais il était un peu mûque ! J'ai tout de suite reconnu en lui son côté classe ouvrière. Je viens d'une ville industrielle, et j'ai grandi avec des gens comme Andrew. À chaque fois que j'essayais de lui parler de ce monde-là, il était mortifié parce que c'est ce à quoi il tentait d'échapper. Quant à moi, je suis vue comme une « intellectuelle popu », ce qui est détesté plus que tout. Les gens ne veulent pas admettre que même chez les plus démunis il existe une sorte d'intelligentsia. À New York, on me décrit aussi comme étant antiacadémique, bien que je ne le sois pas : je suis non académique !

Une vraie working class hero à la Lennon...

J'ai grandi dans le milieu underground, criminel, homosexuel et artistique de New York. Jack Smith, John Vaccaro, Danny Fields, Donald Lyons... C'étaient tous des esprits exceptionnels. J'étais entourée de géants qui avaient vingt ou trente ans de plus que moi, et peu sont encore vivants aujourd'hui. Il a fallu attendre que j'aie cinquante ans pour ne plus me sentir à leurs pieds. Mais je les respectais énormément. Leur génération a tout inventé.

Vous considérez-vous comme une artiste à cette époque ?

À vingt ans, ça n'avait aucune importance que je n'aie aucune confiance en moi, dans ma capacité de devenir un artiste, parce que je n'avais ni expérience ni éducation. Mais je pouvais profiter du point de vue de ces types extraordinaires. Je n'ai commencé vraiment à faire mes propres œuvres qu'à partir des années 1980, j'ai donc eu un très long apprentissage !

La plupart de vos spectacles parlent de New York et de la gentrification. Est-ce un « je t'aime, moi non plus » entre vous ?

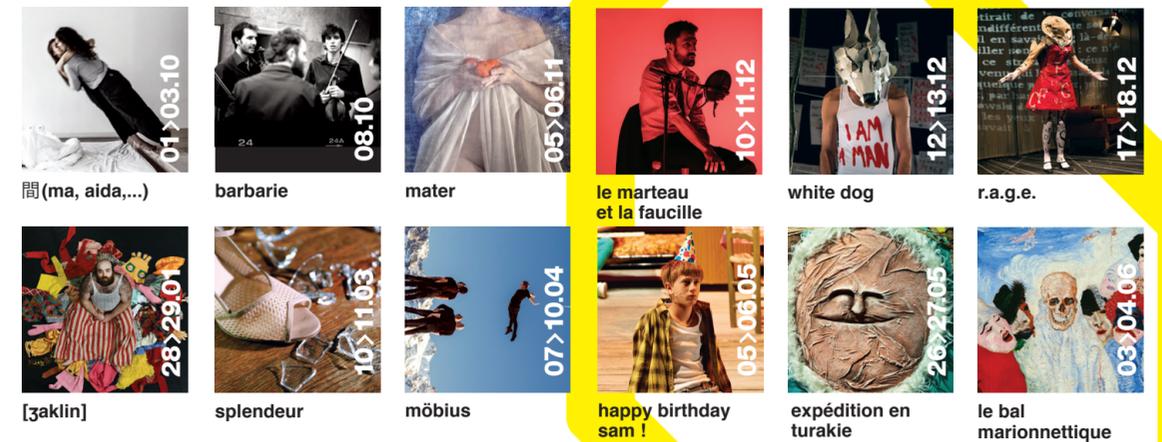
La gentrification a toujours été un thème principal de mon travail depuis 1981. Comme j'ai l'habitude de le dire, la ville est passée de la « Big Apple » au « Big Cupcake ». La vérité, c'est que les gens ne s'intéressent plus vraiment à l'art. Ce qui leur importe, ce sont les restaurants et les cocktails. La scène musicale était phénoménale. En moins de dix ans, elle a été complètement décapée. J'ai toujours vécu dans le Lower East Side, et c'est un exemple parfait de gentrification. À l'époque, c'était un bastion anarchiste, et les hipsters ont tout racheté. Ça a été colonisé. À cause des prix de l'immobilier, de nombreux clubs ou espaces de performance ont dû fermer. J'ai fait de l'activisme pour le logement à une

maisondelaculture

BOURGES

> 12 spectacles coproduits

SAISON
19/
20



camille boitel / cie l'immédiat (ma, aida,...), quatuor béla / wilhem lachoumia barbarie, camille rocailleux / cie e.v.e.r mater, julien gosselin / cie si vous pouviez lécher mon cœur le marteau et la faucille, cie les anges au plafond white dog ; r.a.g.e ; le bal marionnettique, olivier martin-salvan / philippe foch (zaklin), delphine salkin / cie nonumoi splendeur, cie xy / rachid ouramdane möbius, alexis moati / cie vol plané happy birthday sam, le turak théâtre expedition en turakie

f @ | mcbourges.com | BP 257 – 18005 BOURGES CEDEX

INTERVIEW

IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR, ET NOUS

SAISON
2019
2020

résidences

créations

projections

lectures

installations

conférences

stages

théâtre
des îlets

centre dramatique national
Montluçon
région Auvergne-Rhône-Alpes
direction Carole Thibaut
→ theatredesilets.fr

photo © Philippe Malone

époque où la ville s'en prenait aux squats, mais l'âme bohémienne du quartier a été détruite. La grande bête urbaine a été abattue. Maintenant, il n'y a plus que des boutiques de macarons ou de savon. Vous ne pouvez même plus trouver ce dont vous avez besoin pour votre vie quotidienne. Et on n'a plus de putains de librairies ! Alors que vous marchez à Paris et il y en a partout.

Pourtant, le même phénomène existe à Paris... Vous avez une vision plutôt sombre du présent et du futur de New York.

C'est vrai, même si je suis fondamentalement quelqu'un d'optimiste parce que je suis anarchiste, et les anarchistes croient au changement, non ? Même si je ne sais pas trop comment il va survenir, car les gens sont profondément endormis. Je ne crois pas qu'on puisse changer le monde, mais on peut changer le monde autour de soi. Pourtant, quand vous êtes confronté à cet âge d'or de la stupidité... Les gens ont juste le degré d'attention nécessaire pour lire un tweet !

Est-ce pire depuis l'élection de Trump ?

Je me sens complètement en dehors de tout ça. Pour moi, c'est une énorme blague. Dès qu'il a été annoncé qu'il allait se présenter aux élections, j'ai lâché l'affaire. C'est un coup d'État, et on ne peut rien y faire. J'ai regardé la société tout entière en train de dégénérer. C'est vraiment fascinant. La fin de la civilisation occidentale... Elle sera retentissante, et ce sera le bruit d'un pet ! L'Amérique est en guerre civile.

Entre qui et qui ?

Entre les gens qui pensent et ceux qui refusent de penser. Je vous assure, c'est vraiment affligeant. Il y a des temps sombres dans l'histoire, et on est en plein dedans. Si vous êtes intéressé par l'art ou le monde des idées, vous faites partie des 1 % ! En 1990, tous les lieux de performance à New York étaient pleins de jeunes gens. C'étaient des lieux branchés, et tout ça, c'est fini. Les gens ne lisent plus. Ils se sentent isolés et aliénés.

Pour autant, vos shows ne sont pas cyniques. Vous arrivez à raconter des histoires vraiment authentiques.

Nous vivons dans une culture où tout est sarcastique. On prétend se foutre de tout, ne pas être vraiment affecté... Eh bien moi, ça m'affecte ! Je n'ai jamais pu regarder David Letterman et tous ces shows télé. C'est tellement déprimant. Je regarde cinq minutes et j'ai envie de me tirer une balle. Régulièrement, je suis sidérée d'être devenue une performeuse. Je n'ai pas vraiment les tripes pour ça, vous voyez ? Et puis les performeurs ont souvent une sorte de programme à défendre, alors que moi je veux juste être libre, et que tout le monde le soit.

Dites-nous-en plus sur la conception de votre dernier spectacle. Comment a-t-il commencé ?

Tout mon travail est créé en direct devant un public. C'est comme ça que je concevais mes performances dans les années 1970. Je continue de faire ce que je faisais quand j'avais dix-sept ans, c'est juste que je suis devenue bonne à l'exercice ! Avec Steve [Zehentner], qui est venu travailler avec moi en 1991, d'abord en filmant des vidéos puis en devenant mon dramaturge, on a commencé à travailler sur le projet, on a dû en faire 115 versions ! On a voulu épurer le spectacle jusqu'à son message essentiel.

Combien de représentations y a-t-il eues de « Longing Lasts Longer » ?

Environ 200 dans 35 villes et 12 pays. D'ailleurs, on m'a demandé d'écrire un livre à partir du spectacle.

Cela vous arrive d'écrire de la fiction ?

Tous mes personnages sont basés sur des gens que je connais. Tout ce que je dis sur scène est vrai. C'est dur pour moi d'envisager la fiction quand la vraie vie est aussi étrange et fascinante. En tout cas, j'écris pour des gens intelligents, mais pas forcément des gens éduqués ! C'est du divertissement qui demande de la concentration !

Le public à Prague semblait très réceptif, en dépit de l'obstacle linguistique.

Le spectacle plaît beaucoup aux jeunes, mais c'est aussi une sorte de réconfort pour les plus âgés. Parce que nous vivons dans une culture aujourd'hui où les plus de cinquante ans peuvent vraiment se sentir mis de côté. Ce qui est intéressant dans la vie, c'est de s'imaginer dans la peau des autres, comme m'a dit une fois Patti Smith. C'est ce que j'essaie de faire. Marianne Faithfull, que je vois souvent à Paris, a écrit dans son dernier livre « Ma pote Penny Arcade peut tout réparer ». C'est vrai que j'aime résoudre les problèmes ! J'irai en justice, je lèverai de l'argent, ou tout ce dont vous avez besoin. Je ressens une vraie connexion avec ma communauté. Mon accord tacite avec l'univers est que je ne rejeterai jamais quelqu'un qui vient me demander de l'aide. Le côté très compétitif du monde de l'art, parfois, ne convient pas bien à ma nature.

Il semble que votre public aime voir et entendre une dure à cuire sur scène.

Ha, ha ! Quelqu'un m'a dit un jour que j'étais un jeune homme en colère dans le corps d'une femme d'âge mûr. En général, les gens qui ne m'aiment pas n'aiment pas mes valeurs... Le politiquement correct maintenant est

monnaie courante, et il n'est pas l'apanage d'un groupe en particulier. Il est partout.

Vous avez un restaurant favori à New York ?

Le problème, c'est que les endroits ferment les uns après les autres. Je dirais Gaia, sur Houston St., entre Suffolk et Norfolk. C'est un petit restaurant, mais une vraie expérience ! Le propriétaire fait de la délicieuse cuisine italienne, bon marché, tout à fait dans l'esprit du Lower East Side. Mais pour être honnête, je préfère en général manger à la maison.

Y a-t-il une chose à propos de laquelle vous avez arrêté d'être obsédée ?

Les politiques. Qu'ils aillent se faire foutre. Laissons-les crever.

Un livre que vous emporteriez avec vous sur une île déserte ?

« Le Petit Prince ».

Un écrivain mort ou vivant que vous auriez aimé rencontrer ?

Graham Greene.

Et où vivriez-vous si ce n'est pas à New York ?

J'adorerais vivre à Paris. Et j'aime toujours les îles Baléares... Mais, vous savez, bien que je râle contre New York aujourd'hui, je dois reconnaître que l'énergie est encore là. Elle est sous vos pieds. Walt Whitman a dit que vous pouvez la sentir quand vous marchez dans les rues. Quand j'étais jeune, je ne croyais pas vraiment que je pouvais devenir une artiste, mais je croyais que je pouvais vivre une vie artistique. Et c'est ce que j'ai choisi. Il y a beaucoup d'artistes qui ne font jamais ce choix. Et c'est pourtant bien de ça qu'il s'agit à New York : mettre l'art au cœur de sa vie.

“
**On est
confrontés
à l'âge d'or
de la stupidité**”

COUPER POUR UN TEMPS DE NOS PEINES

LA QUESTION

COMMENT FAIRE ?

— par Pauline Delabroy-Allard —

« Comment faire avec l'été ? Comment faire quand il fait trop chaud, si chaud qu'on ne sait plus comment on s'appelle ? Comment faire quand on voudrait lire tous les romans de la terre et qu'on ne trouve pas le temps d'en ouvrir un seul ? Comment faire quand on voudrait être seul mais qu'on aime beaucoup trop les gens ? Comment faire quand on se rend compte que des grappes de petits enfants traînent au parc jusqu'à pas d'heure, sans leurs mamans, sans leurs papas, laissés à eux-mêmes, désœuvrés, dans la moiteur étouffante de la ville méchante ? Comment faire quand nos dirigeants nous mentent et nous manipulent, en imaginant que puisque c'est l'été, on ne s'en apercevra pas ? Comment faire avec l'été ? Comment faire quand on baisse les bras ? Comment faire avec la pensée de tous les vieux qui ont soif dans leurs mouiroirs ? Comment faire avec l'idée de leurs langues sèches, avec l'idée de leurs rides creusées, avec l'idée de leurs pensées ralenties, sans doute dirigées vers un souvenir lointain mais plus puissant que les autres, vers une tentative de douceur ? Comment faire avec les chiens abandonnés sur les

aires d'autoroute, les bébés oubliés dans les voitures en plein soleil, les femmes battues parce qu'elles sont femmes et que la chaleur rend les hommes encore plus fous qu'ils ne le sont déjà ? Comment faire avec ceux qui ne savent pas ce que sont des vacances, avec ceux qui continuent à travailler, qui ne connaissent pas le festival d'Avignon, les trains bondés direction le Sud, qui s'en foutent pas mal de savoir que transat vient du mot transatlantique, que le Spritz est déjà un peu ringard, comme faire avec ceux qui n'imaginent même pas qu'il existe des gens qui ne font rien de leurs journées ? Comment faire avec l'été ? Comment faire avec la première goulée d'eau de mer, avec ce plaisir fou qui vient tout ébranler ? Comment faire avec le jus des abricots qui coule le long des poignets, avec ses seins nus au réveil, comment faire avec l'odeur des immortelles ? Comment faire pour capturer ça, ne pas en perdre une miette, pour sauver le pactole, la pépite, le trésor sacré qui disparaîtra comme il est venu, à l'improviste ? »

Pauline Delabroy-Allard est romancière, auteure de « Ça raconte Sarah » (éditions de Minuit).

L'HUMEUR

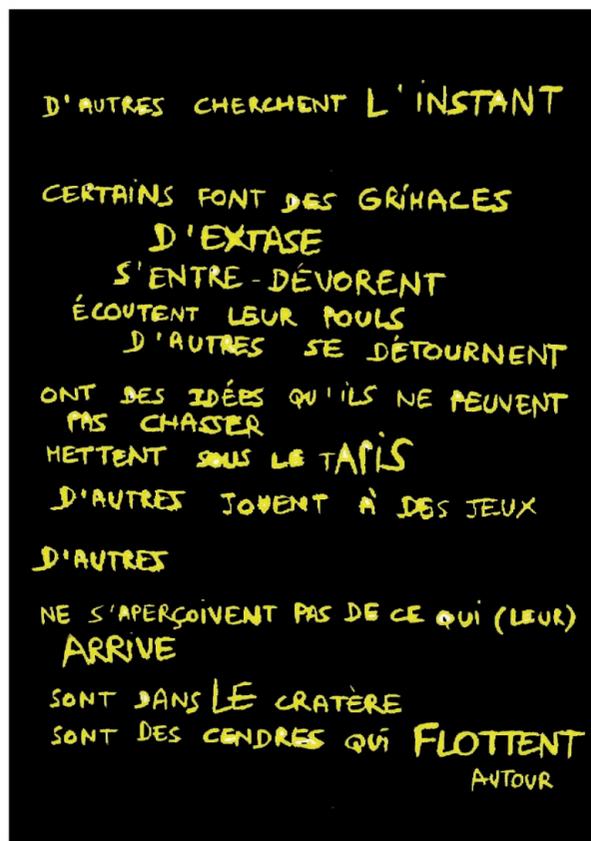
« Arrête de faire le poulpe mouillé. »

Bob l'Eponge

LE FEUILLETON

COMMENT FAIRE (2/5)

— par Mariane de Douhet —



PRAGUE, CAPITALE MONDIALE DE LA SCÉNOGRAPHIE

— par Marie Sorbier —

Depuis cinquante ans, la capitale tchèque devient tous les quatre ans pour une dizaine de jours l'épicentre de ce qu'il convient désormais d'appeler le « design de scène ».

Pour cette quadriennale de design et d'architecture théâtrale, chaque pays se présente en deux façons, une exposition officielle institutionnelle avec un commissaire invité et un second espace dédié à l'émergence, avec une présentation ouverte aux écoles de scénographie. Il faut imaginer une grande halle Art déco divisée en de multiples ailes à la lisière du centre-ville, où plus de 80 pays exposent leur vision du moment de l'art scénographique. Des maquettes, des images, des installations, des concepts : si le territoire de chacun connaît les mêmes contraintes de frontières (5 x 2 mètres), l'imagination prend le pouvoir dans chaque pré carré. La confrontation des rêves laisse apparaître des tendances que l'on risque donc de voir bientôt envahir nos plateaux : le trop-plein prend le

lead sur l'espace vide, les scènes s'encombrent, les acteurs semblent devoir se frayer un chemin au milieu d'accumulations diverses, et les matériaux naturels (le bois surtout) ou recyclés sont largement plébiscités. Une dénonciation de la surconsommation et un retour à la nature, rien de révolutionnaire sur le fond, mais des pistes fascinantes à découvrir sur la forme.

“

Boîte de poésie

Cette édition 2019 avait un goût particulier, puisqu'elle permettait à nouveau à la France de battre pavillon dans ses murs après quinze ans d'absence. Philippe Quesne assurait le commissariat des deux entités et rapporte même une coupe à domicile, puisque son installation « Microcosm » a reçu le prix du Meilleur Pavillon de la section « Pays et régions » 2019. Caractéristique de son univers, ce théâtre

d'objets de fin du monde convoque à nouveau des éléments de sa grammaire visuelle et nous offre un salon de musique, une boîte de poésie que peuplent des fantômes à poils, ersatz des restes de matériaux, mémoire concrète de scénographies antérieures. Côté école, il a été choisi d'en créer une neuvième pour l'occasion, composée d'un membre des huit établissements d'enseignement supérieur français formant à la scénographie. Cette neuvième école a proposé dans un camion un « design truck », lieu de toutes les projections, un espace à rêver où tout semble devoir s'inventer en fonction de l'environnement et du moment. Ce travail sera présenté à nouveau dans le cadre des Douze Heures de la scénographie, le 10 juillet à la Maison Jean Vilar à Avignon.

Quadriennale de design et d'architecture théâtrale, Prague, du 6 au 16 juin 2019

REPORTAGES

FESTIVAL DE LA CULTURE JUIVE DE CRACOVIE

— par Muriel Weyl —

Le festival plante la tente de sa 29^e édition à Kazimierz, ancien quartier juif. En plus de montrer plusieurs aspects de la culture juive d'aujourd'hui, il a pour mission depuis trente ans de renouer le lien englouti entre juifs et Polonais.

Des siècles d'histoire, avec ses âges d'or et ses pires cauchemars, ont tissé une indéfectible mémoire commune. Un groupe de convaincus habités de l'absolue nécessité d'affronter son histoire a mené croisade, forçant la Pologne à assumer son héritage. À Varsovie, cela a permis l'ouverture du magnifique musée Polin. À Cracovie, Janusz Makuch, directeur du festival, a défriché un espace de dialogue et d'exploration auparavant inexistant au travers de la vitalité contemporaine de la culture juive de par le monde. Pour la génération polonaise qui a suivi son développement, les témoignages sont catégoriques : sans le festival, pas de renouveau de la culture juive à Cracovie, pas de retrouvailles avec cette part de soi nationale mais aussi personnelle. Car ici il ne s'agit pas seulement d'expérience culturelle, mais, profondément, de quête d'identité. On compte plusieurs milliers de Polonais d'origine juive (souvent découverte après la fin du régime communiste), dont certains viennent ici boire à une source longtemps tarie. Leurs histoires se superposent à la programmation et la colorent d'une nuance unique, pétrie de recherche de sens. Pour les autres, nostalgiques, touristes, fidèles ou curieux, pléthore de propositions sont offertes.

S'il a longtemps été basé autour de la musique klezmer (tel The Andy Statman Quartet – Between Heaven and Earth), le festival s'inspire aujourd'hui particulièrement d'Israël mais aussi de musiciens juifs du monde tous styles confondus. La coolitude de la fête d'ouverture sur une barka flottant sur la Vistule menée par les DJ de Tel-Aviv et le collectif polonais Estropial alterne avec un bal populaire comble dirigé par le Mala Orkiestra Dancigowa jouant à douze musiciens de la pop locale dans une joyeuse énergie, des lectures de poésie, des visites guidées des sept synagogues toujours intactes, des ateliers de cuisine kasher ou encore des expositions de photographies au musée Galicia voisin.

“

Culture vivante et non marchande

On passe du rock à un esprit empreint de nostalgie avec le concert de chantres en hébreu dans une synagogue bondée, public tapant dans ses mains et conscient d'un voyage dans le temps, d'une revanche de l'histoire et sans doute d'une expiation. Là, de puissantes voix de ténor viennent à la rencontre d'une foule conquise, chargée d'un sentiment à la fois esthétique et mnésique : on se souvient et on répare. Le choix de Kazimierz n'est bien entendu pas anodin mais soulève des inquiétudes. Si dans les années 1980 le festival a démarré dans des rues en déréliction, entassant 100 personnes dans un vieux cinéma, il est passé à 30 000 visiteurs slalomant parmi les voitu-

rettes touristiques et les restaurants faussement casher aux façades pimpantes. Un nouveau folklore s'installe, que le festival s'entend à combattre à l'aide d'une culture vivante et non marchande. Épiphénomène en marge de son aîné, FestivALT, né il y a trois ans, veut aussi adresser la problématique de la dysneylisation de Kazimierz. Il s'interroge sur la nature de ce renouveau et cherche à le replacer dans l'arène critique. Tourné vers la performance, il déploie un humour plus provocateur et des formes plus théâtrales – installation dans un marché aux puces autour de l'image folklorique et discutable du lucky Jew, détournement des voitures de touristes en balade poétique-sonore sur la topographie des lieux de mémoire... Si ces nouvelles formes apparaissent, c'est que le festival peut se targuer d'avoir accompli sa mission de transmission et de soutien à la renaissance de la culture juive. Pour finir en beauté, le concert de clôture fait vibrer les vieux pavés de Kazimierz, suivi par des milliers de fans qui l'attendent fidèlement chaque année. Kroitor, Mala Orkiestra Dancigowa, Raymonde, Uzi Navon, Piyut Ensemble, Winograd et Havdala montent sur la scène devant Stara Synagoga, la plus ancienne synagogue du quartier, alliant symboliquement ce qui fait fondamentalement l'ADN du festival : le vivant et la mémoire.

Festival de la culture juive (Cracovie)
du 21 au 30 juin 2019

ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

19 septembre – 9 octobre / Berthier 17°

I am Europe

Falk Richter

en français et en plusieurs autres langues, surtitré en français

20 – 29 septembre / Odéon 6°

Orlando

Virginia Woolf / Katie Mitchell

en allemand, surtitré en français

1^{er} – 17 novembre / AU CENTQUATRE

Le présent qui déborde

O agora que demora / Notre Odyssee II

Homère / Christiane Jatahy

en plusieurs langues, surtitré en français

8 novembre – 8 décembre / Odéon 6°

Les Mille et Une Nuits

Guillaume Vincent

15 novembre – 14 décembre / Berthier 17°

Nous pour un moment

Arne Lygre / Stéphane Braunschweig
création

10 janvier – 2 février / Berthier 17°

Un conte de Noël

Arnaud Desplechin / Julie Deliquet

16 – 26 janvier / Odéon 6°

Oncle Vania [Дядя Ваня]

Anton Tchekhov / Stéphane Braunschweig

en russe, surtitré en français

25 février – 21 mars / Berthier 17°

Pelléas et Mélisande

Maurice Maeterlinck / Julie Duclos

6 mars – 26 avril / Odéon 6°

La Ménagerie de verre

Tennessee Williams / Ivo van Hove

création

22 avril – 7 mai / Berthier 17°

Dans le nom

Tiphaine Raffier

14 – 28 mai / Berthier 17°

France-fantôme

Tiphaine Raffier

12 mai – 6 juin / Odéon 6°

La Double Inconstance

Marivaux / Galin Stoev

6 – 27 juin / Berthier 17°

Berlin mon garçon

Marie NDiaye / Stanislas Nordey

11 – 28 juin / Odéon 6°

Les Idoles

Christophe Honoré
reprise

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40



arte

TROISCOULEURS

Le Monde



france-tv